This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Dn
180
1

Dn 180.1

Harvard College Library

GIFT OF THE

DANTE SOCIETY

OF

CAMBRIDGE, MASS.

11 April, 1891.

LES INSPIRATRICES

MAXIME FORMONT

LES INSPIRATRICES

VITTORIA COLONNA. — BÉATRIX.
CATHERINE D'ATAYDE

TROYES
L. LACROIX, LIBRAIRE-ÉDITEUR
1889

Dn 180.1

HARVARD COLLEGE
APR 11 1891
LIBRARY.

Dante Society.

A SON ALTESSE ROYALE

MADAME LA DUCHESSE DE BRAGANCE

MADAME,

VOTRE ALTESSE ROYALE *a daigné me faire la grâce d'accueillir avec bonté l'hommage très respectueux que j'ai eu l'insigne honneur de* LUI *adresser en* LUI *présentant la biographie de Dona Catherine d'Atayde. Encouragé par cette auguste bienveillance, je viens aujourd'hui solliciter* VOTRE ALTESSE ROYALE *d'y mettre le comble en m'autorisant à* LUI *offrir la dédicace d'un ouvrage où j'ai réuni à l'inspiratrice de Camoëns Béatrix et Vittoria Colonna, les inspiratrices de Dante et de Michel-Ange.*

Je supplie VOTRE ALTESSE ROYALE, MADAME, *de permettre que le nom d'une Princesse de la Maison de France protège ces humbles pages, consacrées à des gloires si pures.*

Je suis, avec le plus profond respect,

de VOTRE ALTESSE ROYALE,

MADAME,

le très humble serviteur,

MAXIME FORMONT.

VITTORIA COLONNA

MARQUISE DE PESCAIRE

VITTORIA COLONNA

MARQUISE DE PESCAIRE

Au début du trente-septième chant de *Roland furieux*, l'Arioste voulant citer, entre toutes les dames illustres de l'Italie du seizième siècle, une héroïne qui pût servir d'exemple aux femmes de tous les temps, dit en son riche langage : « J'en choisirai une, et la choisirai telle, qu'elle soit si haut placée au-dessus de l'envie, que personne ne pourra m'en vouloir, si je passe les autres sous silence pour la louer elle seule. Celle-là ne s'est pas contentée de se rendre immortelle par son beau style, que nul autre, à mon avis, ne surpasse ; mais encore elle peut tirer du sépulcre tout homme dont elle parle ou écrit, et faire qu'il vive éternellement. Comme Phébus embellit d'une plus vive lumière sa blanche sœur et la regarde plus que Vénus ou Maïa, ou que tout autre astre qui suive la marche du ciel ou qui se meuve de lui-même, ainsi il inspire à celle dont je vous entretiens plus de suavité et d'éloquence qu'aux

autres ; et il donne tant de force à ses sublimes accents, qu'elle orne de nos jours le firmament d'un autre soleil. Vittoria est son nom ; et ce nom convient bien à celle qui est née au milieu des victoires, et qui, soit qu'elle aille ou qu'elle demeure, mène partout la victoire avec elle, ou la précède, ou la suit. Si le héros Macédonien envia au terrible Achille le clairon de Méonie, combien plus, invincible François de Pescaire, il t'envierait, s'il vivait encore, toi à qui une femme si chaste et si tendrement aimée a chanté l'hymne d'immortelle gloire qui t'était dû. Par elle, ton nom retentit de telle sorte, que tu ne peux souhaiter de trompettes plus éclatantes. Si je voulais mettre sur papier tout ce qu'on en pourrait dire, et tout ce que j'en voudrais ici dire moi-même, j'en parlerais certes bien longuement, mais jamais assez pour épuiser mon sujet. »

Pour cette fois, la muse du poète courtisan n'est pas l'adulation banale ou criminelle. La postérité n'a cessé d'accorder ses fervents hommages à la veuve du marquis de Pescaire : entourée du cadre incomparable de la Renaissance, cette figure conserve encore de quoi attirer et longtemps retenir nos regards. Elle rayonne d'un éclat mystique que ne font assurément point pâlir des étoiles rivales, une

Jeanne d'Aragon, par exemple, ou une Julie de Gonzague. La beauté, la chasteté, l'héroïsme, la noblesse, le génie poétique, la piété vraie, une charité infatigable, toutes ces gloires et toutes ces vertus furent siennes. Née dans les premiers rangs d'un patriciat guerrier, elle a pris une grande part au mouvement religieux de son temps, et si la première partie de sa biographie est comme un chapitre des romans de chevalerie, la seconde est un chapitre de la Vie des Saints. Enfin cette femme, qui ne se crut pas déliée par la mort même de ses obligations envers son époux, fut ardemment aimée de deux grands cœurs, que sa céleste influence souleva de terre, pour ainsi parler. Avant d'être appelée, vers le déclin de sa trop brève existence, à ce suprême honneur de tenir la place de Béatrix près de Michel-Ange, le Dante du seizième siècle, elle avait inspiré à un noble jeune homme, Galéas de Tarsia, un amour idolâtre, qui s'est exhalé en des chants tout pénétrés d'enthousiasme et de poésie.

Les papes Paul III et Clément VII la comblèrent des marques de leur estime. Charles-Quint alla la visiter à Rome, en 1536, dans le palais des Colonna ; la reine Marguerite de Navarre entretint avec elle une correspondance sur des sujets ascétiques. Les cardinaux Gas-

paro Contarini, Reginald Pole, Giovanni Morone, fils du chancelier de Milan, et Jacques Sadolet; des novateurs religieux, tels que Marc-Antoine Flaminio, le fameux Pierre Martyr, Pierre Carnesecchi, frère Bernardino de Sienne, la recherchèrent. Les poètes, les historiens, les érudits, qui l'ont célébrée, forment une vraie légion où l'on distingue : l'Arioste, Trissin, Alamanni, Bembo, Sannazar, Domenichi, Annibal Caro, Dolce, Molza, le père de Tasse, Guidiccioni; Paul Jove, qui lui fit présent d'une vie du marquis de Pescaire en sept livres; Balthazar Castiglione, le célèbre rival de Machiavel et l'auteur de ce *Libro del Cortigiano*, que les Italiens appelèrent le *Livre d'or*. Des étrangers, des voyageurs, comme le Portugais Francisco, parlent d'elle avec une sorte de dévotion. Au dix-huitième siècle, Crescimbeni et Muratori, l'un dans sa « *Storia della volgare poesia,* » l'autre dans son Traité « *Della perfetta poesia,* » lui réservent une place d'honneur. Enfin, au dix-neuvième, les biographes ne lui ont pas manqué; ainsi on peut nommer : Tiraboschi, Ranalli, Visconti, Bianciardi, le marquis Campori, Lefèvre-Deumier, Enrico Saltini, Roscoe, Trollope, et surtout Alfred von Reumont, le plus complet, le mieux renseigné et le plus judicieux de tous.

Cet éclat si vif que répandit la chaste vie de la marquise de Pescaire nous prouve sans doute que son siècle comprit la grandeur du bien comme celle du mal. La Renaissance fut une grande époque de toutes les façons, et ce n'est pas seulement en magnifiques scélérats qu'elle est féconde. Les œuvres sinistres de tant d'artisans du crime ne la remplissent point tout entière. Moins rare, peut-être, qu'on ne l'a prétendu, la vertu aussi se revêt alors d'un prestige de gloire et de poésie : Michel-Ange est le plus honnête homme de son temps, et nous aurons l'occasion de voir que Vittoria Colonna, dans tout le cours de sa vie solitaire, soit à Ischia, où elle attendit si longtemps que les guerres lui rendissent son époux, soit dans les cloîtres d'Italie, où plus tard elle essaya de défendre contre des importunités de toutes sortes le repos mélancolique de son veuvage, n'a dû qu'à l'austérité de son caractère ce culte universel dont ses contemporains l'environnèrent, et dont la tradition, aujourd'hui encore, ne s'est point tout à fait perdue. Bien qu'elle ne possédât plus que la majesté du malheur, jamais la médisance n'osa s'approcher d'elle ; sa pure renommée força l'Arétin lui-même au respect. Cette femme extraordinaire a été louée par le plus impudent et le plus

abominable des insulteurs ; le fait est sans réplique, et il honore son siècle autant qu'elle. Nous voyons par là que la conscience publique n'était pas irrémédiablement faussée, et que grâce à certaines âmes d'élite, la vertu fit quelquefois aussi grande figure que le vice, dans cette Italie de la Renaissance, qualifiée de vénéneuse et de pestiférée par ses historiens. Quoi qu'il en soit de cette dernière, l'existence que nous allons raconter restera toujours comme l'un des plus hauts exemples qui se soient vus d'une invariable constance à ne suivre, malgré tout, que la voie droite et irréprochable.

I

Entre Albano et Tivoli, dominant la vallée de Ferentina, se dresse le château de Marino, bâti sur d'énormes rochers que la végétation italienne a revêtus d'une robe de feuillage. C'est *le parc des Colonna,* ainsi nommé à cause des bois épais qui verdoient sur les pentes de l'espèce de cratère, au fond duquel sommeille la nappe bleue du lac d'Albano. Là naquit Vittoria, en 1490.

Son père était Fabrice Colonna, seigneur de Paliano, puis prince de Tagliacozzo ; arrière-

neveu du pape Martin V, Oddo Colonna ; grand connétable du royaume de Naples, comme le furent après lui ses descendants, par droit d'hérédité ; fils d'Édouard, duc de Marsi ; chef de la branche cadette des Colonna, dite de Genazzano. Au jugement de Machiavel et de tous les contemporains, Fabrice est le meilleur des tacticiens de ce temps après Trivulce et Prosper Colonna ; en outre, on lui reconnaît une grande culture d'esprit et un goût très délicat pour les lettres.

La mère de Vittoria, Agnès de Montefeltro, était la plus jeune fille du duc Frédéric d'Urbin et de Batista Sforza, de Pesaro, sa seconde femme. On n'a presque aucun détail sur elle, mais il est certain qu'elle dirigea elle-même avec intelligence l'éducation de la future marquise de Pescaire, qui a reconnu, dans un de ses écrits, tout ce qu'elle devait aux soins et aux préceptes maternels.

Les Colonna se prétendent issus des Jules de l'ancienne Rome, et ont d'abord porté le titre de comtes de Tusculum jusqu'en 1191. A cette époque, Tusculum et ses comtes disparaissent de l'histoire ; mais quelques années après, on trouve une famille seigneuriale et gibeline établie non loin de là, à *La Colonna*. Depuis lors, les ancêtres de Vittoria ne cessent plus de

prendre part à tous les événements importants de l'histoire d'Italie, avec laquelle parfois leur propre histoire se confond, surtout du temps de Philippe-le-Bel et de Boniface VIII. Il n'est donc pas étonnant que cette illustre maison ait tant fait parler d'elle, deux siècles après, quand les rois de France vinrent porter leurs armes dans la Péninsule. On sait assez que Fabrice Colonna et son cousin Prosper n'eurent en vue que leurs propres intérêts, dans la conduite qu'ils tinrent alors. Quand Charles VIII se présenta pour réclamer le royaume de Naples, comme héritier de la maison d'Anjou, qui l'avait possédé d'abord, tous deux se rallièrent à lui et quittèrent le service des princes aragonais, souverains légitimes du pays; puis, après le départ des Français, pour conserver leurs titres et leurs possessions, ils durent abandonner le parti vaincu et firent leur paix avec Ferdinand II d'Aragon, qui avait été rappelé dans son royaume par les vœux unanimes du peuple.

Pour avoir un gage assuré de la fidélité des Colonna, Ferdinand exigea que Fabrice fiançât sa fille, âgée de cinq ans, au fils d'un seigneur connu pour bon Espagnol, d'un de ses compagnons d'armes, Alfonso d'Avalos, dont le grand-père Rodrigo d'Avalos, comte de Ribadeo et connétable de Castille, avait suivi les

d'Aragon en Italie, lorsqu'ils firent la conquête du royaume de Naples. D'Avalos possédait le marquisat de Pescaire, du chef de sa mère, Antonia d'Urbin ; son frère était marquis du Guast. L'enfant à qui fut attachée la destinée de Vittoria était à peu près du même âge qu'elle, et s'appelait Ferrante Francesco. Ainsi l'intrigue et la politique présidèrent à ces épousailles enfantines, mais un amour sérieux et sacré en devait naître. A peine étaient-elles conclues, que le marquis de Pescaire mourut, victime de la trahison d'un misérable : la tutelle de Francesco, qui avait perdu sa mère, Diane de Cardona, fut confiée à Constance d'Avalos, duchesse de Francavilla, sa tante du côté paternel.

Nous ne pouvons rien dire sur l'enfance de Vittoria. Toujours absent, son père ne dut guère s'occuper d'elle ; néanmoins, son instruction ne fut pas négligée, et sa correspondance familière prouve qu'elle apprit le latin. On voudrait savoir comment s'écoulèrent ses jeunes années sous les ombrages de Marino ; on s'imagine volontiers qu'elle aima et comprit la belle nature qu'elle avait sous les yeux. Un événement terrible bouleversa un jour cette solitude : le pape Alexandre VI, dans un accès de colère peut-être justifié par l'opposition

acharnée que lui faisaient les Colonna, ordonna de raser le château de Marino, et il s'en fallut de bien peu que son ordre ne fût exécuté. Vittoria avait alors dix ans à peine, et elle dut conserver toujours le souvenir de l'immense danger que courut sa famille tout entière.

Cependant la duchesse de Francavilla, veuve d'un prince de Tarente et belle-sœur du roi de Naples, tout en gouvernant son île d'Ischia, qu'elle eut à défendre contre les Français, surveillait l'éducation du jeune Francesco, et n'épargnait rien pour en faire un gentilhomme accompli, à la mode du temps. Elle lui choisit un excellent précepteur, Jean-Baptiste Musefilo, que nous retrouverons parmi les témoins du mariage de Vittoria. Le jeune marquis de Pescaire profitait à merveille de ses leçons, qui le mirent à même de figurer avec avantage dans la société lettrée et polie que la duchesse de Francavilla réunissait dans sa petite cour. Bientôt, on jugea que le moment était venu d'accomplir la cérémonie solennelle des fiançailles, car les deux familles n'avaient encore échangé qu'une promesse secrète.

La paix, une paix de courte durée, s'était faite. Un coup de main hardi du général de Ferdinand le Catholique, Gonzalve de Cordoue, avait enlevé à la branche napolitaine d'Aragon

le royaume de Naples, et l'avait placé sous l'autorité de l'Espagne. Les Colonna avaient encore passé du côté des vainqueurs, et étaient plus triomphants que jamais. On mit à profit cette heureuse trève pour célébrer, le 6 juin 1507, les fiançailles des deux jeunes gens à Ischia. Ce jour-là, Fabrice et le marquis étaient absents : ce dernier fut remplacé par la duchesse de Francavilla. Le 13 seulement, tous les deux signèrent le contrat à Naples. Étaient présents : l'archevêque de Gravina, Matthieu d'Aquin, Prosper Colonna, les princes de Salerne et de Bisignano, les ducs de Termoli et d'Atri, et beaucoup d'autres. Le mariage fut ajourné à l'année suivante, mais il n'eut lieu qu'en 1509.

Le 27 décembre de cette dernière année, il fut célébré à Ischia, résidence habituelle de la famille d'Avalos : on vit briller à cette occasion, dans l'un des plus beaux pays du monde, toute la poétique magnificence de ces temps vraiment merveilleux. Cette fois encore, la duchesse de Francavilla reçut les nobles hôtes dans son château. La dot de la fiancée était de 14,000 ducats ; le fiancé apportait à peu près la même somme en présents de toutes sortes : robes de velours et de brocart, bijoux, meubles splendides. Outre les membres de la famille, on vit à ce mariage un descendant du brillant

cardinal d'Estouteville, Guglielmo Tuttavilla ; Giovanni de Guevara, Guido Fieramosca de Capoue, etc.

Après être demeuré quelque temps à Ischia, le jeune couple se rendit à Naples, dans une villa appartenant aux d'Avalos, la villa Pietralba, située sur le mont Sant'Ermo, dans un des sites les plus délicieux que l'on puisse rêver. De cette hauteur, on découvre la mer, la ville de Naples, au fond de son golfe célèbre, le riant aspect de l'île voisine, et tout un paysage volcanique qui forme un vigoureux contraste avec l'imperturbable sérénité du ciel. Ainsi Vittoria eut continuellement devant elle, pendant tout le temps que dura son séjour à Pietralba, un spectacle enchanté qui résumait en quelque sorte toutes les grâces et toutes les splendeurs des pays du soleil. Ce qui, d'ailleurs, contribuait beaucoup à lui faire prendre Naples en affection, c'était la société qu'elle y rencontrait : une foule de littérateurs venaient rendre visite aux hôtes de Pietralba. Ceux-ci avaient pour voisin Jacques Sannazar, qui habitait la villa Mergellina. Espagnol d'origine, il avait montré beaucoup d'attachement à la famille d'Aragon, et il aimait dans le marquis de Pescaire un parent de la duchesse de Francavilla, alliée, comme on l'a vu, à cette famille. Aussi

vint-il plus d'une fois causer avec Vittoria à Ischia.

II

Vittoria ne fut pas heureuse longtemps : les guerres qui avaient désolé l'Italie recommençaient. Le pape Jules II voulait réaliser cette ambitieuse parole : « Plus de barbares en-deçà des monts ! » Il s'agissait de chasser à tout jamais les Français du duché de Milan : une ligue fut formée à cet effet, et le royaume de Naples, toujours soumis à l'Espagne, prit aussi les armes.

Les troupes napolitaines furent concentrées à Imola : Ramon de Cardona, vice-roi de Naples pour le roi catholique, en reçut le commandement. Fabrice était parti des premiers; le marquis de Pescaire le suivit (janvier 1512). Malgré son amour, Vittoria ne songea pas un instant à retenir son mari, et l'on dit qu'elle eut même assez de force pour ne pas pleurer en l'embrassant; elle se borna à lui demander de ne pas s'exposer sans nécessité, et de penser à elle quand son courage l'entraînerait à chercher le danger. Lorsqu'il fut parti, toutes les terreurs de l'absence vinrent l'assaillir, et

elle se représenta bien souvent les périls où la fougue du marquis de Pescaire ne manquerait pas de le jeter. Mais telle était la vertu de cette âme généreuse, que pendant ces cruelles épreuves, elle trouva le temps et les moyens de remplir un ministère de dévouement et d'affection envers un parent de Pescaire, Alphonse d'Avalos, fils du marquis du Guast et de Laura Sanseverina. C'était un tout jeune garçon, beau, adroit dans les exercices de la chevalerie et qui promettait d'avoir un jour du cœur, mais emporté, fantasque, absolument dénué d'instruction et même d'éducation. Elle entreprit de le transformer, et mit tant de douceur, de patience et de délicatesse dans ses remontrances, qu'elle réussit à peu près. Alphonse d'Avalos prit les manières d'un gentilhomme, étudia les lettres, et même se livra plus tard à la composition avec assez de bonheur. Aussi Vittoria, qui n'avait pas d'enfant et n'en devait jamais avoir, disait qu'elle ne se considérait plus comme stérile, ayant enfanté moralement un fils : « *Avendo del suo ingegno generato costui.* »

Le jour de Pâques de cette année, un messager arriva de l'armée à Ischia. Il apportait les plus douloureuses nouvelles à la marquise de Pescaire : la défaite de Ravenne, la captivité

de Fabrice Colonna et de d'Avalos, qui avait reçu deux blessures, dont une au visage, et qui ne s'était rendu que couvert de sang des pieds à la tête. La seule consolation de Vittoria était l'assurance que son père et son mari avaient la vie sauve, mais elle ignorait s'ils lui reviendraient bientôt. Sous le coup de ce premier malheur, elle écrivit ses premiers vers, une épître consolatoire en *terza rima*, adressée au marquis de Pescaire. Celui-ci ne demeura pas longtemps captif : Trivulce, son oncle maternel, qui était général de Louis XII, parla pour lui et on le relâcha ; mais il lui en coûta six mille ducats, paraît-il. L'historien Paul Jove prétend qu'il avait employé les loisirs de sa captivité à écrire un « *Dialogo d'amore* », adressé à Vittoria ; ce qu'il y a de certain, c'est que nous n'avons pas cet ouvrage. Il est probable qu'après avoir séjourné à Naples, il revint à Ischia; mais on ne peut former là-dessus que des conjectures. En ce moment, il était très fêté, très admiré à la cour; il avait reçu la consécration de l'héroïsme et de l'infortune, et ses blessures, maintenant cicatrisées, donnaient une expression saisissante à son visage pâle. Tel était, du moins, l'avis des dames, ainsi exprimé par la duchesse de Milan, Isabelle d'Aragon : « Je voudrais être homme, monsieur le marquis,

quand ce ne serait que pour recevoir des blessures au visage, et voir si elles me siéraient aussi bien qu'à vous. »

Fabrice également était sorti de prison, si l'on peut appeler ainsi le séjour de Ferrare, dont Lucrèce Borgia et son mari, Alphonse d'Este, faisaient les honneurs à leur captif. Il s'était épris d'une fille nommée Niccolina Trotti, et composa plusieurs sonnets à sa louange; il avait pu emprunter au cardinal Hippolyte d'Este trois cents ducats, dont il avait eu besoin, et par flatterie, celui-ci l'avait prié de lui laisser, comme souvenir, le magnifique panache qu'il portait à Ravenne.

M. von Reumont pense que la marquise de Pescaire, dès cette époque, commença à s'apercevoir que son époux n'était plus le même pour elle : bien entendu, il n'y a là qu'une supposition, que nul aveu de Vittoria n'a jamais confirmée. Elle était beaucoup trop fière pour s'expliquer sur un tel sujet; mais comme le dit l'ingénieux auteur, « il semble qu'elle ait renoncé de bonne heure aux espérances de la maternité, qu'elle ait senti bientôt la triste solitude du cœur, et qu'enfin sa félicité ait été bien courte. »

Si cela est, et nous sommes assez disposé à le croire, il convient de louer encore davantage

cette femme admirable, pour la résignation avec laquelle elle a supporté un refroidissement si humiliant et si immérité, pour son courage à éloigner l'amitié même qui se fût offerte à l'en consoler, et pour le chaste silence dans lequel sa dignité d'épouse méconnue s'est renfermée jusqu'au bout. Mais, par contre, que dire de l'homme qui aurait pu dédaigner une telle femme ?

Il y a cependant dans les poésies de Vittoria, comme on l'a remarqué, une amertume voilée, qui ne peut guère s'expliquer que si l'on admet ce cruel mécompte où auraient abouti ses chères espérances. Hâtons-nous d'ajouter que son caractère la mettait au-dessus des ordinaires conséquences d'une déception de cette nature, et que si elle s'est trompée sur Pescaire, elle n'a jamais voulu en convenir, même devant la postérité.

En 1517, un brillant mariage eut lieu à Ischia ; la nièce de la duchesse de Francavilla, Constance d'Avalos, sœur du marquis du Guast, épousa Alphonse Piccolomini, duc d'Amalfi : c'était une amie de Vittoria, qui estimait sa piété, sa vertu, et se plaisait au contact de sa poétique intelligence.

Plus somptueux encore fut le mariage de Bonne Sforza, fille d'Isabelle de Milan, avec le

roi de Pologne, Sigismond. L'île fut, cette fois, le théâtre de fêtes merveilleuses, où Vittoria parut dans un appareil presque royal. Un contemporain nous la dépeint montée sur un palefroi tacheté blanc et noir, couvert d'une schabraque de velours cramoisi, galonnée d'argent et d'or. Elle était dame d'honneur de la reine; six écuyers vêtus de soie jaune et bleue, et six demoiselles, en damas bleu de ciel, formaient sa suite. Elle portait une robe de brocart et de velours cramoisi brodée d'or, un chaperon en drap d'or et une toque ou barrette de soie cramoisie, avec des ornements d'or, semblables à ceux de la robe; sa ceinture était d'or massif. La famille Colonna joua un grand rôle dans toutes les cérémonies du mariage : Fabrice figura dans le défilé du cortège à côté du premier ambassadeur de Pologne; Vittoria tenait le premier rang parmi les dames d'honneur, non seulement par la place que lui assignait l'étiquette, mais par le majestueux éclat de sa beauté patricienne, que son costume rehaussait magnifiquement. Quant à Pescaire, il était absent et n'arriva que le soir; encore tout botté, et sans même ôter ses éperons, il se rendit au château, et le lendemain il accompagnait la royale épousée en Apulie, où il ne la quitta que lorsqu'elle se fut embarquée à Fiume. Elle de-

vait revenir en Italie, mais longtemps après et pour y mourir, comme si la terre des Jagellons n'avait pas voulu de sa dépouille, qui est ensevelie dans la cathédrale de Bari.

C'est vers cette époque que Vittoria fut aimée de Galéas de Tarsia, jeune homme né en Calabre, d'une famille noble, et qui avait quitté la solitude de son château de Belmonte pour prendre du service dans les troupes françaises; mais il semble avoir ensuite passé la plus grande partie de sa vie dans son pays; Vittoria devint sa muse, et il lui adressa des vers brûlants que, sans aucun doute, elle n'a jamais lus. Les poésies de Galéas sont à peu près inconnues, hors de l'Italie, et cependant elles ont une originalité incontestable et se distinguent, dit M. von Reumont, des innombrables imitations de Pétrarque, que l'on rencontre à chaque instant dans les ouvrages de l'époque. Galéas était un patriote fervent et un amoureux sincère, c'est tout ce que nous savons de lui; on n'a pas recueilli la moindre indication qui permette d'en dire davantage sur un homme qui intéresse si fort, pourtant, les biographes de Vittoria.

III

Le deuil ne tarda pas à faire oublier les fêtes. Déjà, en 1516, le frère aîné de la marquise de Pescaire, Federigo, était mort; elle ressentit vivement cette perte, car ils s'étaient toujours beaucoup aimés. Il fut enseveli à Paliano. En mars 1520, Fabrice Colonna mourut à Aversa, laissant tous ses titres à Ascanio, frère cadet de Vittoria. L'illustre homme de guerre repose à côté de son fils; une inscription commémorative de ses hauts faits se lit encore au château de Marino, où elle a été placée par les soins de l'un de ses descendants vers la moitié du dix-septième siècle. Deux ans après, sa femme, Agnès de Montefeltro, s'éteignit dans sa cinquantième année, au retour d'un pèlerinage à Notre-Dame-de-Lorette, et elle fut inhumée dans l'église des Cisterciens de Sainte-Marie di Palazzuola. Pescaire, qui se trouvait alors à l'armée, revint en toute hâte près de Vittoria, que ces coups répétés avaient complètement brisée.

On ne sait pas la date exacte du voyage des deux époux à Rome; on sait qu'ils y firent

connaissance de Pietro Bembo, Jacques Sadolet et François-Marie Molza. Les Colonna étaient alors en excellents rapports avec le Saint-Siège, et Léon X venait de donner le chapeau au neveu de Prosper, Pompée Colonna, que son oncle avait fait entrer de force dans les ordres. Ce voyage eut une grande influence sur le développement du talent poétique de Vittoria ; en particulier, elle profita beaucoup de ses relations avec Molza, celui de tous les poètes d'alors dont sa manière d'écrire, à elle, la rapproche le plus. On se demande toutefois comment Molza, l'un des pires débauchés de Rome, sut assez tenir en bride son caractère cynique, pour ne pas blesser la délicatesse de la marquise de Pescaire, dans les nombreuses occasions qui les mirent en présence l'un de l'autre. Le fait est qu'elle a toujours eu l'écrivain en haute estime, et qu'elle n'a pas voulu voir en lui le gentilhomme libertin.

Cependant les guerres d'Italie recommencent plus terribles. Cette fois, c'est le duel entre Charles-Quint et François Ier, qui se disputent la Péninsule ; c'est la crise la plus violente qui ait encore secoué le royaume de Naples, et avec lui tous les États italiens engagés dans cette rivalité. Pescaire fait immédiatement ses préparatifs de départ, mais il hésite à emmener

avec lui le jeune marquis du Guast, son cousin. La duchesse de Francavilla et Vittoria l'y décident : « Prenez le jeune homme avec vous, monseigneur, aurait dit Vittoria. La perte d'un homme, au cas où il lui arriverait malheur, celle d'une famille, si c'est vous qui succombez, sont moins à redouter que la flétrissure infligée aux ancêtres par le manque de courage de leurs neveux. » Elle avait fait préparer à Alphonse du Guast une tente fort élégante, dont elle avait brodé elle-même les rideaux de soie pourpre à glands d'or ; au-dessus de l'entrée, se lisait cette inscription, composée jadis pour Vespasien : « Jamais il ne fut plus occupé que dans le temps de son repos. » Il y avait, dans cette attention de sa belle cousine, de quoi plaire à un jeune homme qui aimait à se montrer à la guerre en galant équipage, et qui, à ce que rapporte Brantôme, parfumait d'essences fines les selles de ses chevaux.

Vittoria veilla toujours de loin sur son époux pendant ses campagnes. Il se trouve dans un embarras d'argent en 1523 ; aussitôt, elle écrit à Frédéric de Gonzague, marquis de Mantoue, capitaine général des troupes pontificales, pour qu'il rembourse Pescaire, auquel il doit 4,000 ducats. Les dettes de ce dernier sont énormes ; un château a failli être vendu sur les instances

d'un créancier. Que de soucis pour la marquise! Elle entretient cependant une correspondance suivie avec Giberti, depuis évêque de Vérone, sur les affaires de l'Église; elle voyage, elle fait la connaissance de Francesco Berni, poète du plus haut mérite; elle reçoit, par Giberti, des madrigaux de l'Arétin en son honneur, et en donne une appréciation qui semble un peu indulgente.

Pendant ce temps, Pescaire se bat comme un lion. Il enlève le Milanais aux Français et pénètre même chez eux, à la suite du connétable de Bourbon. Au siège de Marseille, il échappe presque miraculeusement à la mort : un boulet entre dans sa tente et tue deux de ses gentilshommes et son aumônier; il le fait ramasser et porter à Bourbon, en lui mandant que ce sont là les clefs de la ville que les bourgeois lui envoient. Trait assez digne de l'homme qui avait pris pour devise un bouclier avec ces mots : « *Aut cum hoc, aut in hoc !* » Enfin, c'est lui qui contribue le plus, avec Antoine de Leyva, au triomphe définitif de Charles-Quint à Pavie. Il y reçoit trois blessures graves.

Tant de services méritaient une récompense; le marquis de Pescaire n'eut que de belles paroles. Charles-Quint envoya à Vittoria une lettre fort élogieuse pour son mari, et ce fut tout; il

ne fut point question de payer les dettes du marquis, et l'on ne voulut pas comprendre à la cour certaines allusions discrètes, mais transparentes, que contenait la réponse de Vittoria. Pescaire se plaignit tout haut, et naturellement il se trouva des gens pour l'entendre. Les ennemis de l'empereur crurent avoir, dans la personne de ce grand guerrier si mal récompensé, un précieux auxiliaire, et spéculèrent sur son mécontentement fort légitime. Le rôle de Bourbon l'effraya sans doute; s'il écouta les ouvertures que lui fit Girolamo Morone, chancelier de Milan, ce ne fut que pour renseigner son maître sur la conspiration que la reine régente, Louise de Savoie, ourdissait contre lui, de concert avec la famille Sforza. « Je sens bien, écrit-il à l'empereur, que je trahis quelqu'un; mais avant tout, je veux rester fidèle à mon souverain. » Charles-Quint le laissa libre d'agir à sa guise.

Morone n'avait aucune confiance dans la loyauté de Pescaire, d'après son propre témoignage; il croyait toutefois se l'être suffisamment attaché par la promesse du royaume de Naples. Varchi, l'historien florentin, prétend que Vittoria craignit que l'offre d'une couronne n'ébranlât la fidélité du marquis, jusqu'à le décider à une trahison manifeste : « Les

hommes, aurait-elle dit en soupirant, n'ont pas de pire ennemi que le bonheur, quand il est excessif. » Et Paul Jove, cet auteur qui se vantait d'avoir une plume d'or pour ceux qu'il aimait, et une plume de fer pour ceux qu'il n'aimait pas, nous parle d'une lettre écrite par Vittoria à son époux, pour le détourner d'une entreprise criminelle, à son avis : « J'aime mieux, lui aurait-elle déclaré, être la femme d'un capitaine plus grand que les rois que de partager un trône mal acquis. » Et cependant cette entreprise aurait eu pour résultat l'affranchissement de l'Italie, et ce trône aurait été la récompense de son libérateur. Mais, en admettant que Vittoria ait pu comprendre la patriotique pensée de Morone, François de Pescaire, Espagnol, ne devait pas s'y associer.

Il trancha brusquement le nœud gordien qui l'entravait. Au milieu d'octobre 1525, il fit venir le négociateur à Novare, sous le prétexte de conférer avec lui, et le conduisit dans un appartement écarté. Derrière une tapisserie était aposté un général de Charles-Quint, Antoine de Leyva, qui entendit leur conversation, puis sortit à la fin de sa cachette pour arrêter Morone. Celui-ci fut enfermé dans le château de Pavie.

Vittoria était toujours à Ischia pendant ces

graves événements. Elle correspondait avec Giberti, qui la tenait au courant des choses de Rome ; avec Balthazar Castiglione, qui lui envoya en manuscrit son *Libro del Cortigiano*. L'ouvrage l'intéressait, à cause des nombreuses peintures de la cour d'Urbin, où sa mère, Agnès de Montefeltro, avait été élevée ; elle en fait à Castiglione les plus grands compliments. Elle le garde longtemps, trop longtemps même au gré de l'auteur, qui le lui réclame avec insistance. A son insu, des parties assez considérables du *Cortigiano* furent copiées et passèrent en différentes mains ; cette publication incomplète et prématurée déplut beaucoup à Castiglione, et le força à faire imprimer son livre avant de l'avoir suffisamment revu.

IV

Les blessures que le marquis de Pescaire avait reçues à Pavie avaient affaibli sa constitution, déjà ébranlée par les fatigues incroyables de sa dernière campagne. Il ne put supporter les violentes émotions de cette année. Il tomba malade à Milan, et écrivit à sa femme pour lui apprendre son état : Vittoria partit en toute

hâte; à Viterbe, elle reçut la nouvelle de la mort de son époux. Celui-ci avait à peine eu le temps de faire son testament, par lequel il désignait comme son héritier Alphonse d'Avalos, marquis du Guast, laissant à Vittoria de quoi vivre honorablement. Au mois de mai de l'année suivante, ses restes mortels furent transportés à Naples, où ils furent inhumés dans l'église de Saint-Dominique-le-Majeur, près du maître-autel. Ils se trouvent actuellement dans la sacristie de la même église, lieu de sépulture des princes de la famille d'Aragon, de leurs alliés et de leurs serviteurs.

Vittoria se retira à Rome; son frère, Ascanio, le seul parent qui lui restât, y habitait; mais elle avait besoin d'une solitude complète pour pleurer, et le séjour d'un palais ne lui aurait pas convenu. Elle obtint du pape Clément VII l'autorisation de vivre avec les religieuses clarisses du couvent de San-Silvestro in Capite, qui jouissait depuis longtemps de la protection de sa famille. Jacques Sadolet composa le bref dans lequel le Saint-Père recommandait la noble veuve à l'abbesse et aux religieuses, leur enjoignant, sous les menaces les plus sévères, de ne pas lui laisser prendre le voile sans sa permission spéciale, car on aurait pu craindre que Vittoria, dans sa douleur, ne s'y déter-

minât imprudemment. Le quartier où était situé ce couvent était alors fort tranquille; il n'en est plus de même aujourd'hui. « Là commença, dit un biographe, la seconde partie de l'existence de la marquise de Pescaire, qui consista désormais à pleurer, à prier, à étudier, à écrire, à tendre partout la main à la misère et à la douleur de ses semblables. » Même les révolutions qui survinrent ne la purent entièrement distraire de son chagrin : elle ressentit cependant le contre-coup des malheurs de Rome, en 1526 et en 1527.

Une guerre nouvelle éclata entre son frère Ascanio et le pape ; elle dut se réfugier à Marino, et là elle assista en frémissant à une conférence entre Ascanio et deux diplomates espagnols, à l'effet d'aviser aux moyens de renverser la puissance du Vatican. Elle essaya de s'interposer, mais en vain ; elle quitta Marino pour se rendre à Aquino, puis à Naples, et revit sa chère île d'Ischia. Que de souvenirs peuplaient pour elle ce séjour bien-aimé ! Mais quel triste contraste avec ses propres malheurs et ceux de l'Italie ! C'est à Ischia qu'avaient eu lieu son mariage, celui de son amie Constance d'Avalos, celui de la reine de Pologne, où elle avait paru si belle et si triomphante; et ces réjouissances, quand Pescaire revenait vain-

queur, et que les feux de joie et les illuminations embrasaient au loin la mer de leurs reflets ! Maintenant, tout cela avait disparu.

Elle écrivit encore d'Ischia à Giberti pour tenter de réconcilier les Colonna avec le pape; il était trop tard. Au moins elle ne vit pas le sac de Rome par Bourbon, et échappa au spectacle le plus affreux, le plus barbare qu'offre l'histoire moderne. Visconti nous retrace ainsi le rôle bienfaisant de la marquise de Pescaire en ces temps de calamités : « Elle offrit ses propres biens pour le soulagement des malheureux, elle offrit des garanties pour le rachat des prisonniers, pour la sauvegarde des ôtages livrés par Clément VII aux Impériaux ; enfin, elle agit de telle sorte, en toute circonstance, qu'elle parut comme une étoile de paix dans ce ciel troublé. »

Elle eut principalement recours au marquis du Guast et au cardinal Pompée Colonna, pour accomplir son œuvre d'apaisement et de charité, après les désastres de Rome. Elle fut, cette fois, plus heureuse, et le cardinal s'employa généreusement à la délivrance de Clément VII, son ennemi, prisonnier au château de Saint-Ange. Giberti, aussi, était en captivité; il fut l'objet de toute la sollicitude de la marquise de Pescaire, et lui en adressa ses remerciements

avec une vive émotion. Le zèle pieux de celle-ci n'eut que trop souvent à intervenir dans les nouveaux malheurs du royaume de Naples, attaqué par François Ier et défendu par Philibert de Châlon, prince d'Orange. C'est alors qu'elle recommanda au général espagnol un officier qui avait servi sous Pescaire, Fabricio Maramaldo, fort peu digne d'ailleurs de cette marque d'intérêt, et qui a laissé une mémoire exécrée en Italie.

Cette guerre la força de se retirer à Arpino, antique bourgade, justement fière de ses belles ruines, et patrie de Marius et de Cicéron. De là elle vint à Rome, et y visita sa belle-sœur, Jeanne d'Aragon ; le pape Paul III l'accueillit aussi fort bien. Peut-être connut-elle alors Veronica Gambara, l'illustre poétesse, avec qui elle échangea plus tard des lettres et des sonnets, et dont le nom figure d'ordinaire à côté du sien. De cinq ans plus âgée que Vittoria, Veronica Gambara était devenue veuve, comme elle, de bonne heure ; son mari, Giberto de Correggio, étant mort en 1519, ainsi que Pescaire au service de l'empereur, elle resta fidèle à sa mémoire et refusa tous les partis qui se proposèrent. Sa maison, qui fut honorée deux fois de la visite de Charles-Quint, était le rendez-vous de tous les savants et de tous les

beaux esprits. Elle aussi fut louée par l'Arétin.

En 1531, Vittoria Colonna revint à Ischia, près de Constance d'Avalos; elle passa l'été de 1533 dans le monastère de Saint-Paul, à Orvieto ; c'est là qu'elle apprit la mort de son parent, le cardinal Pompée. Ce cardinal était un terrible homme. Déjà pourvu de l'évêché de Riéti, de quelques abbayes et de plusieurs prieurés, il se battit un jour avec un Espagnol; on vint les séparer : il en fut si fâché, qu'il mit sa soutane en pièces. Pourtant Vittoria parle de lui comme d'un saint personnage, et il est permis de croire que l'âge avait un peu modéré sa fougue, dans les derniers temps. D'Orvieto, la marquise de Pescaire revint à Ischia, et y continua la correspondance active qu'elle entretenait, sur tous les sujets, avec les savants et les théologiens.

Elle vit partir le marquis du Guast en Hongrie, où il allait guerroyer les Turcs. Créé chevalier de la Toison-d'Or, en même temps que le roi d'Écosse et le duc de Saxe, par une faveur extraordinaire de Charles-Quint, le marquis du Guast était aussi bon Espagnol que possible, et on en a une preuve convaincante dans la confiance de l'empereur, qui lui remit la défense de ses États contre les Barbares. Le

marquis, après avoir vaillamment combattu les infidèles à la frontière, alla porter la guerre chez eux, dans le nord de l'Afrique.

V

Nous venons de voir la charité de Vittoria s'exerçant dans les guerres civiles; il nous reste à raconter comment son zèle l'entraîna dans le mouvement religieux de son temps.

Le besoin d'une réforme dans la discipline de l'Église se faisait alors sentir : il était réservé au Concile de Trente de l'accomplir sans entamer le dogme, mais il fut devancé dans cette voie par des esprits inquiets, qui transportèrent sur un terrain périlleux le débat qui s'était engagé, d'abord, autour de certains points de législation ou de morale. En Italie, tous les hommes de quelque valeur, qu'ils appartinssent ou non à la société ecclésiastique, prirent parti dans cette discussion. Vittoria n'y pouvait rester étrangère ou indifférente : la tournure sérieuse et virile de son esprit, ses habitudes de retraite et de recueillement, son goût pour la philosophie, et, plus que tout enfin, sa piété que les scandales alarmaient, contribuèrent à la pousser vers ces nouvelles

croisades, qui devaient bientôt cesser d'être pacifiques.

Un gentilhomme espagnol, Juan Valdez, qui avait été en relations à Rome avec Pierre Carnesecchi, le propagateur des idées et des tendances réformatrices, s'était fixé dans le royaume de Naples; autour de lui se forma bientôt un cercle où l'on discutait les questions religieuses; Vittoria en fit partie, ainsi que la belle Julie de Gonzague, la duchesse d'Amalfi, sœur du marquis du Guast, et Isabelle Manriquez, sœur de l'archevêque de Séville, grand inquisiteur d'Espagne, élevé par Clément VII, en 1531, à la dignité cardinalice.

En outre, Vittoria comptait parmi ses amis plusieurs membres éminents du clergé : le docte Guidiccioni, le poète chrétien Sadolet, et plus tard, le théologien Contarini; le cardinal Pole, dont elle fut la fille spirituelle; le fils du chancelier de Milan, Giovanni Morone, qui avait beaucoup de l'intelligence et du sens politique de son père. Elle entretint des relations avec des hommes qui devinrent suspects d'adhérer aux doctrines de Luther, de Zwingle ou de Baur; tels étaient : Marc-Antoine Flaminio, dont l'orthodoxie fut reconnue, et que l'on nomma secrétaire du Concile de Trente; Pierre Carnesecchi; Pierre Martyr, le plus célèbre des

hérésiarques italiens, dont Dupin a dit qu'il était, après Calvin, celui de tous les réformateurs qui a le mieux écrit, qu'il surpassait même le docteur français dans la connaissance des langues, et qu'il fit preuve souvent d'un grand esprit de douceur et de conciliation dans ses rapports avec les catholiques, et avec les différentes sectes protestantes.

Mais voici celui qui eut le plus d'influence sur Vittoria Colonna. Fils d'un homme du peuple, Domenico Tomasini, Frère Bernardino Ochino de Sienne, disciple de Savonarole, incarnait en sa personne la Réforme italienne. Ses prédications de carême avaient fait tant de bruit, que Clément VII jugea nécessaire d'expulser les Franciscains de Rome. Deux femmes obtinrent leur rappel : Vittoria et la veuve du duc de Camerino, Catherine Cibò, cette théologienne qui savait plus de latin, de grec et d'hébreu que tous les docteurs, et qui lisait les Écritures dans le texte original. A partir de cette époque, Vittoria protège toujours Frère Bernardino ; elle le recommande au cardinal de Gonzague ; elle se plaint, dans une lettre à la duchesse d'Urbin, des mesures que crut devoir prendre contre lui le cardinal de Santa-Croce in Gerusalemme, Francesco Quinones de Luna, et de la surveillance qu'il exerçait sur le couvent

de Montepulciano, où Ochino était regardé comme un saint à cause de ses airs d'austérité.

Après avoir reçu à Rome la visite de Charles-Quint, elle fit un voyage à Lucques et à Ferrare ; Hercule II d'Este avait épousé une princesse française, Renée de Valois, qui inclinait vers les idées protestantes, comme on sait, et dont Clément Marot loue « le noble cœur, » mais que son mari n'aimait guère. Il est probable que Renée eut plusieurs entretiens avec la marquise de Pescaire sur les livres de Calvin, qu'elle lisait. Le but du voyage de Vittoria était de procurer à Frère Bernardino les moyens d'établir à Ferrare un couvent de capucins organisé d'après ses principes. On lui fit un accueil enthousiaste : le peuple était si jaloux de conserver cette femme illustre, que Francesco della Torre, envoyé par Giberti vers la marquise de Pescaire pour la prier de se rendre à Vérone, faillit être lapidé dans la rue, quand on sut sa mission. Pendant qu'elle était à Ferrare, Vittoria fut en relations avec Trissin, et elle tenta, mais inutilement, de sauver la vie de Philippe Strozzi, ce patriote qui avait essayé de délivrer Florence des Médicis. C'est Renée de Valois qui la mit en rapport avec la reine Marguerite de Navarre, alors plongée dans la plus extrême dévotion calviniste.

De Ferrare, Vittoria Colonna revint à Rome; elle y vit les cardinaux Morone, Cervini, Frégose; l'évêque Guidiccioni, Claudio Tolomei, Annibal Caro. Son secrétaire, Giuseppe Jova, appartenait à la nombreuse corporation des littérateurs romains; elle ne manqua pas de moyens, on le voit, de les connaître, eux et leurs ouvrages.

VI

Nous ignorons à quelle date commencèrent les célèbres relations de Vittoria Colonna avec Michel-Ange, et il est impossible d'affirmer qu'elles aient pris naissance avant ce dernier voyage à Rome, à cause des longues absences que l'artiste fit à plusieurs reprises. Quant aux détails, ils abondent, principalement dans les mémoires d'Ascanio Condivi, le plus consciencieux, sinon le plus remarquable des biographes de Michel-Ange. « En particulier, nous dit-il, il aima grandement la marquise de Pescaire, dont la divine intelligence l'avait séduit, et il fut extrêmement aimé d'elle. Il en a conservé beaucoup de lettres, remplies d'un amour chaste et tendre, et il lui a écrit plusieurs sonnets pleins de génie et de passion.

Bien souvent elle quitta Viterbe, et les autres lieux où elle allait pour son plaisir ou pour passer l'été, et vint à Rome sans autre motif que celui de voir Michel-Ange. Et par contre, l'amour qu'il lui portait était tel, qu'il me souvient lui avoir entendu dire qu'il ne regrettait qu'une chose : c'est que, lors de la visite qu'il lui fit, quand elle allait quitter cette vie, il ne lui baisa pas le front et le visage, comme il lui avait baisé la main. Après la mort de cette dame, il eut souvent des accès d'une sombre folie. »

Pour elle, Michel-Ange se fit poète, et lui-même définit ainsi l'affection que la noble femme inspirait à son ardente et honnête nature :

« Le principe de mon amour ne réside point en mon cœur, car l'amour dont je t'aime est, pour ainsi dire, sans cœur, étant tourné vers un objet où n'atteignent point les basses pensées ni la passion humaine, toute pleine d'aveuglement. Quand nos deux âmes sortirent du sein de Dieu, Amour, qui te fit pure lumière, me voulut faire judicieux contemplateur de la beauté ; aussi mon désir ardent ne saurait méconnaître la clarté qui resplendit dans cette partie de toi vouée, hélas ! à la destruction, pour notre malheur. Mais, comme la chaleur

est inséparable de la flamme, ainsi ton corps charmant est inséparable de l'âme immortelle qui l'anime ; mon culte enthousiaste exalte la manifestation et l'image de cette essence divine. Voyant dans tes yeux le paradis, ma pensée revole vers eux pour retourner dans les régions célestes. »

Ce commerce si pur et si élevé, qui illustra Vittoria, grandit encore Michel-Ange, et l'on peut en croire ses poétiques aveux à cet égard. Ne nous a-t-il pas dit qu'il était la page blanche où la plume de son amie traçait de pieux caractères : « *Porgo la candida carta ai vostri santi inchiostri.* » Ailleurs, il s'humilie encore davantage devant la divine inspiratrice. Écoutez plutôt ce sonnet :

« Quand le sculpteur, maître dans son art excellent et divin, a bien saisi la disposition et l'attitude d'une figure, tout d'abord il les fixe dans une première ébauche, à l'aide d'une matière grossière, et dans la forme d'un simple modèle : c'est ainsi qu'il donne la vie à sa conception. Mais ensuite, vient le second enfantement; alors, dans les dures entrailles de la pierre, s'accomplissent les merveilles que l'ébauche annonçait ; l'œuvre du sculpteur naît une deuxième fois, et désormais illustre et parfaite, il n'est plus de borne prescrite à sa durée.

Ainsi, je naquis d'abord modèle, et modèle imparfait, de ce que je devais être, pour renaître statue plus achevée, grâce à vos soins, ô noble dame ! Ah ! puisque votre bonté daigne combler les lacunes de ma nature et en retrancher le superflu, quel châtiment ne mériteraient pas mes désirs audacieux et insensés, s'ils osaient se révolter contre elle ? »

Songeons que dans cet amour Michel-Ange se reposait des travaux sublimes de la Sixtine, quand Vittoria consentait à interrompre, en sa faveur, ses méditations religieuses au pied du crucifix, dans ce cloître du Quirinal où le grand Buonarotti venait la visiter. Le couvent possédait un magnifique jardin, d'où la vue s'étendait sur les horizons magiques de Rome ; là, près d'une fontaine, sous les ombrages séculaires, Michel-Ange et quelques artistes venaient chercher l'entretien de la noble recluse.

Il fit, pour son amie, un crucifix et une *Descente de Croix,* dont il est maintes fois question dans les lettres de Vittoria. Ni l'un ni l'autre ne sont parvenus jusqu'à nous : « Mon excellent et incomparable ami, lui écrit la marquise de Pescaire, j'ai vu votre crucifix ; j'ai la ferme croyance que Dieu vous a assisté de sa grâce surnaturelle pour peindre ce Christ, et maintenant je vois que *omnia possibilia sunt*

credenti. » Mais elle préférait encore l'honnête homme à l'artiste : « Vos chefs-d'œuvre, que le monde admire, lui disait-elle, ne sont pas votre plus grand titre de gloire à mes yeux. »

Un temps d'épreuves allait bientôt venir pour Vittoria Colonna, comme pour Michel-Ange ; mais les malheurs de celle-ci furent plus lourds à porter ; elle vit la ruine presque complète de sa famille. Ascanio Colonna, son frère, se révolta contre Paul III, à l'occasion d'un impôt sur le sel, et le pape résolut d'en finir avec lui. Vainement Vittoria implora le secours de Charles-Quint : l'empereur ne voulut pas se compromettre. Ascanio, vaincu, dépouillé, dut s'enfuir ; sa femme, Jeanne d'Aragon, échappa à grand'peine à la prison. Les prières touchantes de la marquise de Pescaire ne firent aucun effet sur le pontife ; elle quitta Rome pour le monastère d'Orvieto. Pendant l'été de 1541, nous la voyons de nouveau dans celui de Saint-Silvestre ; elle venait de perdre sa fidèle amie, la duchesse de Francavilla. En octobre, elle quitte encore Rome et se rend à Viterbe, où elle passe trois ans. Son séjour dans le monastère de Sainte-Catherine marque l'époque de l'une des plus douloureuses crises de son existence, celle qui aboutit à une rupture avec Ochino, et avec tous les hommes de

son parti. Combien il lui en dut coûter pour suivre alors la voix de sa conscience, et renoncer aux espérances de réformes, que l'ambition des réformateurs et leur imprudence avaient à jamais compromises ! Et justement ces hommes étaient alors en butte aux poursuites les plus rigoureuses de la justice ecclésiastique. Elle s'exécuta cependant, et suivit courageusement les conseils de son directeur, Reginald Pole. Sans aucun doute, sa faible santé souffrit cruellement de toutes ces épreuves répétées, qui faisaient tant souffrir son âme, et c'est là la cause de la maladie de langueur qui devait l'emporter bientôt. Le célèbre médecin Girolamo Fracastoro ne s'y trompait pas. Il écrivait à un ami de Vittoria, Carlo Gualteruzzi, qui lui faisait part de ses craintes : « Je voudrais qu'il se trouvât un médecin pour son âme, car autrement, je ne sais par quelle étrange cause, la plus belle lumière de ce monde va s'éteindre. »

C'est dans ces dispositions que Vittoria revint à Rome où s'écoulèrent les dernières années de sa vie ; elle choisit cette fois le cloître des Bénédictines de Sant'Anna de' Funari, bâti dans un quartier alors presque désert. Tout semblait concourir à attrister la fin de cette noble existence ; la mort du marquis du Guast suivit de près celle de Giberti. Tant d'épreuves ache-

vèrent de faire de Vittoria une sainte : « C'est une femme rare, écrivait le comte Fortunato Martinengo, toute pleine de l'amour du Christ, dont le nom est sans cesse dans son cœur et sur ses lèvres. Combien son humilité est grande ! Il y a une telle force dans tout ce qu'elle dit, qu'il semble que de sa bouche pendent des chaînes qui tiennent captifs ses auditeurs. C'est un bonheur pour moi de l'entendre et de l'approcher. »

La maison de Michel-Ange était voisine du cloître de Sant'Anna. Lui aussi était bien changé ; il avait soixante-dix ans, ses travaux de la Sixtine l'avaient tant épuisé, que l'on craignait pour sa vie ; mais il eut toujours assez de force pour continuer ses visites. Depuis plusieurs années, il conservait pieusement un petit livre couvert en parchemin : c'étaient les sonnets de Vittoria, qu'elle lui avait envoyés ; elle avait déjà fait son testament poétique.

Au commencement de 1547, la maladie de langueur dont elle souffrait s'aggrava. On la transporta chez sa parente, Giulia Colonna, qui avait épousé Giuliano Cesarini ; mais les soins qui lui furent prodigués ne servirent qu'à adoucir ses derniers moments. Elle mourut dans un appartement du palais donnant sur les jardins, après avoir signé son testament, au bas duquel

se trouve cette formule : « *Ita testavi ego Victoria Columna.* »

Elle institua les cardinaux Pole, Sadolet et Morone ses exécuteurs testamentaires, et laissa tous ses biens à son frère Ascanio, à la réserve de donations aux quatre monastères de Saint-Silvestre et de Sainte-Anne à Rome, de Saint-Paul à Orvieto, et de Sainte-Catherine à Viterbe, ainsi que de certains legs aux serviteurs de la famille et aux pauvres. Elle laissa neuf mille écus à Reginald Pole.

Morte dans l'après-midi du 25 février 1547, à l'âge de cinquante-sept ans, elle fut ensevelie dans la crypte funéraire de la chapelle de Sainte-Anne, comme les religieuses du couvent. Aucune pierre, aucune inscription n'indique l'endroit où repose la plus noble femme de l'Italie du seizième siècle.

Trois ans après cette mort, Michel-Ange écrivait à un prêtre de Santa Maria del Fiore, Benedetto Fattucci : « Je vous envoie des poésies de moi : elles sont adressées à la marquise de Pescaire, qui m'aimait bien ; moi, je ne l'aimais pas moins. La mort m'a enlevé un grand ami ! » Ce dernier mot est à retenir, car, de toutes façons, il honore ces deux grandes âmes. Mais quelle destinée que celle de cette femme qui, sans sortir de son deuil, régna pour ainsi dire

sur l'Italie, et qui fut la Béatrix de Michel-Ange !

La poésie de Vittoria n'a pas la mollesse qu'on pourrait attendre d'une imagination féminine ; elle n'a pas non plus, ou du moins elle a rarement, le coloris si riche des poètes de la Renaissance, surtout Italiens. Elle exprime plus d'idées que de sentiments et plus de sentiments que de sensations : on s'aperçoit, en la lisant, qu'elle a beaucoup agi, beaucoup pensé, mais qu'elle a fort peu rêvé. Cependant, elle trouve, quand elle veut bien, l'image gracieuse qui attire et la note qui émeut, quoique son principal souci soit de rendre exactement sa pensée, et de ne jamais déchoir d'une certaine élégance sévère. On se représente volontiers cette poésie comme une belle veuve austère et froide, semblable à Vittoria elle-même. C'est le langage d'un grand cœur qui a aimé noblement, qui a souffert, qui a lutté pour le bien : ce ne sont pas les amusements d'un talent indifférent à tout, hormis au beau. On y découvre un mélange de noblesse antique et de simplicité chrétienne, d'une expérience consommée de la vie mondaine, et de la candeur des âmes parfaitement vertueuses. En un mot, c'est une sainte qui tient la plume, mais une sainte qui a passé dans les cours tout le temps qu'elle n'a point

passé dans les cloîtres, qui a été en rapport avec les plus illustres interprètes de la pensée humaine, et qu'enfin Michel-Ange a aimée. Ne lui demandons point ce qu'elle ne pouvait pas nous donner, et tâchons plutôt à bien distinguer son originalité incontestable et ce parfum de chaste poésie, qui veut être respiré avec un véritable recueillement. Et pour cela, ne séparons point trop l'histoire de sa vie, poétique comme une légende, de son œuvre qui en est le résumé. La pensée de Dieu et la pensée de son époux ont gouverné sa plume comme son existence, et c'est un des plus remarquables caractères de son talent qu'il ne puisse être expliqué que par ses vertus. Mis au service de deux cultes sacrés, il s'éleva sans effort au-dessus des frivolités misérables où se complaisaient les rimeurs de l'époque.

BÉATRIX

ET

LES POÉSIES LYRIQUES DE DANTE

BÉATRIX

ET

LES POÉSIES LYRIQUES DE DANTE

I

Jamais la beauté et l'amour n'avaient été représentés d'une manière aussi surnaturelle que dans la *Vita Nuova ;* jamais depuis, l'imagination d'aucun poète ne réussit à s'élever à cette glorieuse hauteur au-dessus des sens et de l'humanité. La pureté rayonnante des vierges préraphaéliques illumine la forme harmonieuse de Béatrix Portinari. Je le veux bien, la jeune fille de Florence se confond parfois, en cette histoire, avec le fantôme idéal qu'appellent les aspirations d'un cœur juvénile ; la main de son amant a ceint d'un diadème mystique son front mortel, et lui a tissé une robe de lumière. Poésie et réalité, *Dichtung und Wahrheit,* comme dit Gœthe ! N'importe ; quant au fond, ce livre est vrai, car il retrace les émotions de Dante pendant le temps qu'il aima l'idéal en Béatrix. C'est le poème de la première jeunesse, écrit

par celui qui fut tout ensemble le plus grand des poètes et le plus passionné. Comme, plus tard, le voyant farouche de la *Divine Comédie* ne pourra se rassasier de ces acerbes invectives, où son patriotisme et sa haine se vengent immortellement des prévaricateurs et des traîtres, ainsi l'amoureux adolescent épuise, sans jamais se satisfaire, les ressources de son génie à composer la parure de sa maîtresse.

Cependant, la surprise n'est pas médiocre quand on passe des sublimes horreurs de l'*Enfer*, des visions bibliques du *Purgatoire*, et des extases du *Paradis* aux suaves récits de la *Vita* ; quand, au lieu des tonnerres de l'abîme et de la musique des sphères, on entend ces accents pareils au murmure des colombes dans un crépuscule de printemps. Sauf en quelques endroits, où l'élégie fait déjà pressentir la future épopée, on hésiterait à reconnaître celui qui, un jour, inspirera Michel-Ange. Et pourtant, malgré les formidables beautés de la *Commedia*, Sainte-Beuve s'en détournait pour se laisser prendre au charme infini de la *Vita Nuova* ; il avait même une prédilection qu'il ne cachait pas :

« . . . . . la simple histoire
Où, de sa Béatrix recueillant la mémoire,
Il revient pas à pas sur cet amour sacré,
Est ce que j'ai de lui jusqu'ici préféré. »

Dans Alighieri, il y a donc eu deux poètes, comme il y a eu deux hommes : l'un jeune, beau, candide, que nous montre Giotto ; l'autre vieux, célèbre et chagrin, qu'a peint Masaccio, et qui est le seul dont s'occupe la légende, et malheureusement aussi, la critique. Mais nous, du moins, souvenons-nous du mot de Manzoni : *Tu dell'ira maestro e del sorriso, divo Alighier ;* et, pour mieux apercevoir ce sourire divin de la jeunesse, faisons connaissance avec le poète lyrique, moins grand, mais non moins intéressant, que l'épique. D'ailleurs, nous n'aurons pas seulement à étudier les sonnets épars dans la *Vita Nuova ;* il est, dans l'écrin de Dante, d'autres poésies également belles, de la même époque et de la même inspiration ; il est aussi des satires admirables, des allégories d'une beauté philosophique ou morale tout à fait noble ; il est enfin des chants où la passion sensuelle, partout ailleurs sévèrement refoulée, se fait jour avec une violence imprévue. Nous aurons ainsi examiné tour à tour les principaux éléments de la *Divine Comédie,* disséminés dans l'œuvre lyrique de son auteur. Mais auparavant, disons quelques mots des origines de la poésie italienne, afin de faire mieux comprendre le rôle de ces compositions dans l'histoire littéraire du pays de Dante.

II

L'Italie reçut de la Provence ses premiers poètes : des troubadours suivirent Barberousse, lors de ses fréquentes expéditions dans la Péninsule; ils apportèrent avec eux une littérature chevaleresque et féodale, mais surtout pénétrée de l'esprit gibelin. On parla français dans le Frioul (1). Dès 1152, Ogier de Vienne, séjournant en Lombardie, cite, dans ses sirventes, Frédéric Ier, roi des Romains; et Buvalelli, un contemporain, un ami peut-être de Guinizelli, le précurseur et le maître de Dante, compose encore des vers provençaux : Dante lui-même en a laissé. En cinquante ans, dit Carducci, on peut compter vingt-cinq poètes italiens écrivant en langue d'oc dans le pays où résonne le *si*. Cet usage exclusif d'un idiome étranger s'explique par des raisons de convenance et de propriété : les formules de la poésie des cours d'amour, alors seule admise, étaient beaucoup trop raffinées pour s'accommoder de l'idiome national,

(1) Etait-ce bien dans le vrai Frioul ? Carducci l'affirme. Un savant italien, Mgr Poletto, m'écrit qu'il vaudrait mieux dire : dans la Marca Trivigiana, en étendant la signification géographique du mot Frioul.

mal défini et incertain encore. Quand l'auteur de la *Vita Nuova* commença à versifier à dix-huit ans, ce fut d'après les méthodes provençales. Et bien plus tard, en écrivant le *De Vulgari Eloquentia*, il préférait encore à l'italien la langue d'oc, pour la poésie, et pour la prose, la langue d'oïl.

La Sicile ! c'est-à-dire la patrie de l'idylle et de Théocrite, où l'Italie est presque l'Afrique, où les orangers ont la taille des chênes, où les papyrus croissent comme sur les bords du Nil; la terre qui porte une race moitié grecque moitié sarrazine, ainsi que le prouvent les constructions mauresques et les théâtres en ruines qu'on voit sur ses rivages. Palerme était, en ce temps-là, un comptoir oriental : l'Orient y envoyait ses étoffes et ses femmes. Des docteurs mahométans venaient disputer dans son université avec les chrétiens : l'averrhoïsme arabe y tenait en échec la scolastique. Il semble impossible que ce contact de la civilisation asiatique, qui agit si fortement sur les Croisés, n'ait produit aucun effet sur les Siciliens. A cette époque, d'ailleurs, régnait en Sicile, après le grand Frédéric II, Manfred, le roi poète aux cheveux blonds, dont la destinée, brillante ou sombre, a contenu bien des drames et bien des épopées. Il n'est donc pas étonnant que les premiers vers

italiens aient été faits en Sicile, mais plutôt, qu'en de telles circonstances, un tel pays n'ait produit qu'une misérable littérature conventionnelle. A peine, en lisant ce qui nous reste des poètes siciliens, académiciens et courtisans, peut-on surprendre, de temps à autre, quelque apparence de passion ; à peine peut-on citer le nom de Ciullo d'Alcamo, qui dialogue en vers gracieux avec sa dame. En somme, tout cela ne vaut pas les fraîches compositions du chantre populaire moderne Meli, ni même les chansons d'amour que répètent les vendangeuses, dans les vallons de l'Etna.

III

La poésie sicilienne fut tuée avec Manfred, à la journée de Bénévent, par le conquérant français du royaume des Deux-Siciles, Charles d'Anjou ; mais Bologne et les cités de la Toscane recueillirent les précieuses semences de la littérature nationale. Les Toscans, successeurs des Siciliens, ne se contentèrent pas d'être leurs continuateurs : ils mirent tous leurs efforts à perfectionner l'instrument lyrique dont ils avaient hérité, et se piquèrent d'exceller dans la poésie italienne, dès qu'ils eurent commen-

cé d'en faire. Suivant la juste remarque de Laurent de Médicis, c'est à Guittone d'Arezzo que revient la gloire d'avoir, le premier, laissé des modèles, encore que défectueux, du vrai genre national, en s'éloignant à propos de la forme provençale, dominante chez les Siciliens, pour serrer de plus près la forme latine. En même temps, dit Carducci, il devançait Pétrarque dans l'ode politique. Écoutez-le railler les Florentins de leur lâcheté devant l'étranger envahisseur :

« Puisque vous avez les Allemands chez vous, servez-les bien ; faites-vous montrer, je vous prie, leurs épées, avec lesquelles ils vous ont coupé la figure, et tué vos pères et vos fils. Et comme cette besogne les a beaucoup fatigués, je suis d'avis que vous leur donniez de vos grosses monnaies pour leur peine. »

Il y a quelquefois une élégance remarquable dans les compositions élégiaques et amoureuses de Guittone, et son esprit était des plus cultivés, pour un rimeur de ce temps. Mais il eut un défaut terrible : l'obscurité voulue, systématique. Comme le Provençal Arnauld Daniel, remarque un critique moderne, M. Borgogni, il était pénétré de ce bel axiome : qu'un écrivain doit raffiner et subtiliser le plus possible, afin de ne pas être compris du vulgaire. Pauvres

gens ! ils ne savaient pas qu'on n'a nullement besoin de se gêner pour cela, et que la difficulté consiste, au contraire, à s'en faire comprendre. Le plus curieux est que Dante, qui couvrit de son mépris Guittone et l'école de transition, ait loué et pris pour maître Guido Guinizelli qui fut relativement un grand poète, mais à qui on peut souvent adresser les mêmes critiques dont l'auteur du *De Vulgari Eloquentia* accable Guittone et ses disciples.

Parmi les innovations du réformateur d'Arezzo, une est surtout importante : c'est l'introduction de la scolastique dans la poésie amoureuse. On en pensera ce qu'on voudra, au point de vue du goût ; il est, en tout cas, impossible de nier que la fureur dogmatisante de Guittone ait eu, du moins, un bon résultat : l'abus qu'il fit de la métaphysique rendit la poésie italienne propre pour les sujets sérieux, et très capable de bien exprimer toutes les nuances de la pensée littéraire.

En arrivant à Guido Guinizelli, nous sommes presque à Dante. Il est le créateur de la belle et majestueuse *Canzone ;* il règle l'harmonieux mélange des vers inégaux dans la strophe. Nous l'avons appelé grand artiste : il n'y a pas à s'en dédire. Ce n'est pas seulement le maître du jeune Dante, c'est un précurseur éloigné de

la Renaissance, pour l'élégance du style et la grâce des métaphores. L'âme de Pétrarque chante déjà dans ses vers. Mais il a aussi la force :

« Le regard de vos yeux descend dans les miens, comme la foudre entre par la fenêtre de la tour, et brise et fracasse tout ce qu'elle trouve à l'intérieur. »

Voici encore une strophe où Carducci signale *un des mouvements les plus lyriques de la poésie italienne :*

« Dame, lorsque je me présenterai devant lui, Dieu me dira : — « Quelle est donc ton « audace, à toi qui as passé les cieux et qui es « venu jusqu'à moi ? Tu m'as abandonné pour « de vaines apparences, tu t'es laissé séduire « par les folies de l'amour ; mais à moi seul « est due la louange, et à la reine de ce saint « royaume, victorieuse de tout mal. » Je pourrai lui répondre : « Elle avait l'aspect d'un ange « de ton paradis : qu'il ne me soit point imputé « à crime de l'avoir aimée. »

D'un autre côté, le sonnet célèbre sur Lucia, la belle fille au capuchon, aux lèvres rouges et aux yeux de feu, prouve que Guinizelli sut, quand il le fallait, retracer avec de vives couleurs les scènes de la vie réelle, en leur conservant un charme énergique et pittoresque. Il

posséda donc une riche organisation de poète et d'artiste.

Terminons cette rapide revue de la littérature italienne au treizième siècle, avant sa complète formation, en mentionnant les gais rimeurs qui écrivaient sans trop se soucier des questions de forme et d'école. Leurs productions ne sont pas toujours sans mérite : elles entretinrent un courant populaire qui, plus tard, traversa, en la fécondant, l'œuvre immense de Dante. Il était bon que la naïveté ne disparût pas tout à fait de la poésie, et qu'auprès des doctes novateurs, il se trouvât, ne fût-ce qu'au cabaret, de joyeux compagnons, pour continuer la tradition des jongleurs et des ménestrels à demi soldats, tous gens de sac et de corde. Le plus connu, parmi ce groupe, est Cecco Angiolieri, de Sienne, célèbre par ses démêlés avec Dante, par plusieurs aventures des moins honorables, et surtout, par la mention que fait de lui Boccace dans le *Décaméron*. Nous aurons encore une fois occasion de le nommer.

IV

Dans la courte étude que nous allons ébaucher des poésies de la *Vita Nuova*, nous prendrons pour guide un habile interprète de Dan-

te, M. Alexandre d'Ancona (1), celui de tous les éditeurs qui a le plus fait pour l'illustration de l'œuvre juvénile du grand poète, répandant ainsi une admirable clarté sur la trilogie qui n'en est, à certains égards, que le viril et merveilleux développement.

La *Vita Nuova,* histoire de l'amour de Dante pour Béatrix, est, avant tout, une introduction à la *Divine Comédie* : elle doit servir à préparer et à expliquer l'apothéose de la femme aimée : « De même, dit excellemment M. d'Ancona, que celle qui est assise dans le ciel empyrée, à côté de Marie, ne cesse jamais d'être la jeune fille adorée de Dante, de même, dans la *Vita Nuova,* il n'y a pas un instant où Béatrix soit seulement une créature mortelle pareille à toutes les autres. » Changer peu à peu une figure humaine en une image divine ; montrer la lente transformation d'un chaste amour en un culte mystique, tel est donc le double objet de la *Vita Nuova,* qui justifie ainsi d'avance les expressions dont se servira Dante, en bien des endroits de la *Divine Comédie,* lorsqu'il parlera de Béatrix, et des sentiments mystérieux que lui inspire la céleste bien-aimée.

La *Vita Nuova* se divise naturellement en trois

(1) Nous appelons particulièrement l'attention de nos lecteurs sur le magnifique *Discours*, que M. d'Ancona a placé en tête de l'ouvrage.

parties : dans la première, Dante aime, avec toutes les précautions chevaleresques de ce temps, mais il veut être aimé ; il recherche la présence et le gracieux salut de sa Béatrix ; dans la seconde, soit à cause du mariage de celle-ci avec Simone de' Bardi, soit pour toute autre raison, il paraît résigné à ne l'aimer plus que comme un type de perfection idéale, et *met son bonheur dans ce qui ne saurait lui être enlevé,* c'est-à-dire *dans les louanges poétiques* de son idole : cette période s'étend jusqu'à la mort de Béatrix ; dans la troisième partie, enfin, Dante pleure avec des larmes sublimes celle qui n'est plus ; il se laisse distraire ensuite de sa douleur par une nouvelle affection, la *donna pietosa*, qui lui avait montré de la compassion, et peut-être davantage ; puis, rappelé tout à coup au souvenir de son premier amour et de la morte sacrée, il jure, dans un élan de passion et de remords, de se vouer tout entier à glorifier, par un monument immortel, celle qu'il a pu oublier quelque temps. Il ne faut plus que les études philosophiques du *Convivio* et les souffrances de l'exil pour que la *Divine Comédie* puisse naître ; elle est déjà annoncée, en tout cas, dans les dernières lignes, où Dante promet de dire de Béatrix *ce qui n'a jamais été dit d'aucune autre*. La transfiguration est com-

plète : la fille de Portinari est devenue un idéal ; l'amour de Dante est devenu une religion.

Dans la première partie, le talent poétique du jeune Alighieri ne paraît pas encore formé : comme partout, sans doute, le commentaire en prose, écrit à une date postérieure, est magistral ; mais dans les vers, se trahissent de nombreuses réminiscences des écoles provençale et sicilienne ; il y a des inexpériences, des obscurités, des jeux de mots dignes de Guittone, comme on en retrouvera encore dans la *Divine Comédie*. Il faut noter aussi la boursouflure de certaines métaphores.

Les commentateurs relèvent des défauts encore plus graves : l'insignifiance de la plupart des sujets, et l'exagération habituelle des sentiments. Cela n'empêche pas que le grand poète futur ne se révèle, çà et là, par quelques vers d'une inspiration plus sentie et d'une expression plus heureuse. Un sonnet qui ne fait point partie de la *Vita*, mais qui, très certainement, appartient aux premiers temps de l'amour de Dante, mérite que nous nous y arrêtions. Le voici :

« Guido, je voudrais que toi, Lapo et moi, fussions enlevés par enchantement, et mis dans un navire qui irait sur mer à tout vent, à votre gré et au mien,

De sorte que jamais tempête, ou intempérie d'aucune sorte, ne pût nous empêcher de continuer notre voyage, mais que, vivant toujours d'accord dans un même désir, nous eussions de plus en plus envie de rester ensemble ;

Et que Monna Vanna et Monna Bice (Béatrix), et cette autre, que j'ai chantée aussi (1), fussent placées près de nous par le bon enchanteur.

« Et toujours, nous parlerions d'amour, et chacune d'elles serait contente, comme je crois bien que nous le serions aussi. »

L'effet des vers italiens est inexprimable. Les deux quatrains, suivant le mot de Carducci, sont un chant, un rêve, un vol d'oiseau. Quelle peinture et quelle musique ! Ce navire qui s'en va à la dérive, obéissant à l'enchanteur ; ces trois amants poètes aux genoux de leurs maîtresses, pris dans les liens du charme, passant des journées sans fin en propos d'amour, bercés à la fois par l'éternel balancement et les murmures de la vague assoupie ; les ivresses du cœur multipliées par les ivresses de la nature ; cette volupté de pénétrer toujours plus avant dans l'infini du songe et dans l'immensité des océans, de se perdre au sein du vaste univers

(1) Le texte porte : « *Quella ch'è su'l numero del trenta* », par allusion à une sirvente de Dante en l'honneur des soixante plus belles dames de Florence, et où la maîtresse de Lapo Gianni venait à être nommée par hasard la trentième.

et de s'abîmer dans un bonheur idéal, sans limites, tout cela ne compose-t-il pas un divin poème, imprégné de la rêverie moderne? On se rappelle la chanson de Victor Hugo : *Si tu veux, faisons un rêve,* mais combien les horizons que nous ouvre Dante sont plus profonds et plus vaporeux ! Avoir écrit un sonnet pareil, plus de cinq siècles avant le romantisme, n'est peut-être pas une des moindres gloires de celui qui a résumé dans son œuvre le mysticisme hardi et le vigoureux réalisme du moyen âge; qui, en y mêlant les souvenirs et parfois aussi l'art plastique de l'antiquité, a préparé en même temps la Renaissance italienne (1).

« A ce sonnet, dit M. d'Ancona, répond ou, du moins, correspond une composition de Lapo (l'un des trois poètes désignés par Dante), dans laquelle il nous dit aussi quelle serait pour lui la plus grande félicité, quel serait le rêve préféré de sa jeune imagination. Il ne voudrait pas seulement posséder la femme aimée, mais encore avoir la beauté d'Absalon et la force de Samson; il voudrait que l'Arno roulât du baume, que les murailles de Florence fussent argentées, les rues pavées de cristal, que la paix régnât dans tout l'univers, que chaque pays jouît d'une sé-

(1) Le poème de Tennyson, *The Voyage*, si étrangement suggestif, offre une remarquable analogie avec le sonnet de Dante.

curité parfaite, que l'air gardât, été comme hiver, la même température. Des milliers de femmes et de jeunes filles, en habits de fête, chanteraient autour de lui, soir et matin, dans des jardins pleins de fruits et d'oiseaux, rafraîchis par des eaux courantes, et retentissants de la musique des violons et des guitares. Sa vie s'écoulerait dans une continuelle jeunesse, dans la santé et le bonheur sans souci, jusqu'au jour où s'ouvriraient pour lui les portes du ciel. Cette poésie de Lapo, à tort oubliée, mais très digne d'attention, à cause de la note de sensualité et de mollesse orientale qui y domine, est le songe d'une âme effleurée pour la première fois par l'amour, d'une imagination qui n'a pas encore été troublée par les amertumes de la vie : c'est l'aspiration d'un adolescent et le soupir d'un artiste. Lapo, en cette composition, est moins idéalement pur, mais plus riche d'images que Dante. Cependant l'idée qu'il se forme du souverain bonheur n'est pas grossièrement sensuelle ; car l'élément sensuel s'y raffine tellement, qu'il s'évanouit. »

Passons maintenant à la seconde partie de la *Vita Nuova* et à cette seconde période du developpement poétique de Dante, que nous avons suffisamment caractérisée. Un jour que le poète, l'âme et l'imagination occupées de sa Béatrix,

suivait un chemin dans la campagne, sur la marge d'un ruisseau limpide, sa langue, dit-il, *se mit à parler comme d'elle-même,* et il prononça ce vers à voix haute :

Donne ch' avete intelletto d'amore (1).

L'inspiration qui le lui avait dicté s'envola aussitôt, mais il le garda dans sa mémoire, pour en faire le commencement de la belle *Canzone,* qu'il nous donne, dans le *Purgatoire,* comme le premier modèle du *nouveau style* créé par lui. Dante ne se croit pas digne d'offrir à sa divine Béatrix le craintif hommage de ses louanges : il s'adresse à ses jeunes compagnes. Dans un admirable passage, inspiré par un sonnet de Jacopo da Lentino, il montre les anges et les saints importunant le Seigneur de leurs prières pour qu'il appelle à lui cette âme divine, dont la vertu rayonne jusque dans le ciel, du fond de notre sombre vie. Après l'avoir adorée de loin, en tremblant, pendant tant d'années, après avoir tant souffert à cause d'elle, il n'ose même pas espérer une réunion au delà de la mort, il ne se console point en pensant à de chastes fiançailles qui l'attendraient au seuil de l'éternité. Non, la radieuse et sainte jeune fille

(1) Dont plus tard, l'abbé da Ponte s'inspirera, au début de la romance de Chérubin dans les *Nozze di Figaro* : « *Voi che sapete che cosa è amor,* » si merveilleusement nuancée par Mozart.

doit rester à jamais séparée de son amant, faible, misérable et pécheur : c'est du plus profond de l'abîme qu'il la verra triompher dans la gloire paradisiaque ; *il ira dire dans l'enfer aux maudits : J'ai vu l'espoir des bienheureux.* En vérité, on se demande comment le cœur de ce jeune homme put supporter de pareilles tortures, où la religion et l'amour s'unissaient pour l'accabler comme d'un poids écrasant. Ici, je veux reproduire un passage de Carducci, dont la beauté triste saisit l'âme.

« Dans les *Canzoni* de cette époque, il y a certaines strophes que je ne puis m'imaginer être nées ailleurs que parmi les austères colonnades des grandes cathédrales, à la lumière d'un splendide soleil couchant d'avril, qui se réfléchit dans les vitraux colorés, et pâlit devant le flamboiement vermeil des candélabres, tandis que la fumée et l'odeur de l'encens environnent l'autel de la Vierge, que l'orgue chante, et que des voix argentines de femmes emplissent d'un hymne mélancolique les voûtes obscures. C'est alors que Dante dut voir, au milieu d'une nuée odorante, son front blanc illuminé par la douteuse lueur d'un soleil oblique et par la clarté des cierges, l'enfant des Portinari ; qu'il dut entendre la voix de la jeune fille agenouillée monter vers Dieu, avec l'accent de la plainte et

du désir; c'est alors que le temps et l'espace disparurent dans sa pensée, et qu'en une vision rapide, il contempla le paradis et l'enfer : le paradis qui réclamait Béatrix, l'enfer qui l'attendait, lui. Et il conçut ces vers solennels, qui sont la première promesse de la *Divine Comédie.* »

Mais la *Divine Comédie* elle-même n'a guère de pages supérieures à celle-ci, que Sainte-Beuve a traduite dans une pièce des *Consolations,* à Antony Deschamps. Peu de temps après la mort du père de Béatrix (1), Dante tomba malade, et, au bout de neuf jours, son mal devint intolérable. L'image de Béatrix lui apparut au milieu de ses souffrances, mais elle fut bientôt voilée par la tristesse qui l'envahissait. Une idée subite vint le frapper : il faudra nécessairement qu'un jour Béatrix meure. Là-dessus, il entra dans un violent délire. Tout d'abord, il aperçut autour de lui des femmes échevelées, qui lui disaient : Toi aussi, tu mourras; puis ce furent d'étranges visages, horribles à voir, qui lui disaient : Tu es mort. Ensuite, il fut emporté dans un endroit inconnu : il voyait aller par les chemins d'autres femmes échevelées, les traits empreints d'une tristesse indi-

(1) Nous suivons à la fois la prose et les vers de Dante, côtoyant le texte et le commentant lorsque cela est nécessaire.

cible et pleurantes ; et le soleil et les étoiles s'étaient obscurcis, et à leur couleur assombrie, on aurait cru qu'ils pleuraient ; les oiseaux, en plein vol, tombaient morts sur la terre, bouleversée par d'affreux tremblements. Dante restait frappé de stupeur ; alors, un ami lui apparut, qui lui dit d'une voix rauque et presque éteinte : « Eh ! quoi, tu ne sais pas ? Ta Dame, qui était si belle, a quitté ce monde. » Et Dante, sentant son cœur se briser, répandait de vraies larmes à travers sa fièvre. Puis, il levait les yeux au ciel, et voyait une multitude d'anges remontant vers le paradis, si nombreux qu'on eût dit la pluie de la manne dans le désert : au-dessus de leurs têtes blondes, ils élevaient, comme une draperie légère, une nuée blanche, gracieux symbole sous lequel les artistes du treizième siècle représentaient une âme pure qui retourne dans le sein de Dieu. Et ils chantaient le glorieux cantique : *Hosanna in excelsis !* Et Dante se dit : Oui, cela est vrai, elle est morte. Il lui sembla qu'il se rendait au lieu où reposait maintenant le corps abandonné de cette âme sainte ; et il vit sa dame étendue sur le lit funèbre : il arriva au moment où des femmes couvraient son visage d'un voile, et il put contempler une dernière fois ses traits, si doux et si paisibles dans la mort, qu'on y lisait claire-

ment : « Je suis à la source de la paix. » Les femmes s'acquittèrent jusqu'au bout des devoirs que l'on rend aux morts ; et Dante sortait de la chambre mortuaire et retournait dans la sienne, et là, regardant le ciel, à sa fenêtre ouverte, il s'écriait en sanglotant : « O âme bienheureuse ! O Béatrix ! »

Mais alors, une jeune parente, sa sœur probablement, qui le veillait, épouvantée de ses cris et de ses larmes, qu'elle attribuait à la violence du mal, se mit à pleurer; d'autres femmes, qui se trouvaient là, la firent partir, réveillèrent Dante et l'interrogèrent. Lui, oppressé encore de son rêve, honteux et craignant de s'être trahi, dut leur raconter tout, en ayant soin de taire le nom sacré qui lui était échappé dans son délire, mais qu'elles n'avaient pu reconnaître, car il l'avait prononcé d'une voix entrecoupée par les sanglots.

Faisons comme Sainte-Beuve, et ne refusons pas non plus nos larmes à ce drame humain et divin : la terreur qui glace Dante à la seule pensée que Béatrix est mortelle; les fantômes qui passent devant lui, en lui jetant des paroles de mort; ces grands traits de l'Apocalypse, ces cataclysmes du monde entier, moins terribles encore que la douleur de l'homme ; le ciel, rasséréné, souriant, plein d'apparitions angéliques,

et la triomphante assomption de Béatrix ; et, quand on redescend dans la réalité, ces femmes éplorées autour du visionnaire, plongé dans son effroyable sommeil ; son réveil embarrassé, quand elles l'ont appelé avec angoisse ; les paroles indistinctes qu'il leur adresse d'abord ; le récit qu'il fait d'une voix fiévreuse, et, jusque dans son trouble, le soin persistant de cacher le nom adoré. Deux fois, Dante a traité cette histoire : en vers d'abord, puis dans la prose de son commentaire ; deux fois il a atteint le même degré du sublime.

Voilà donc un de ces endroits dont nous parlions, où l'on pressent déjà la *Divine Comédie ;* mais aussi, ce n'est point le ton général de la *Vita Nuova.* On le trouve dans les sonnets qui suivent, et dont le plus parfait est celui qui commence par : *Tanto gentile e tanto onesta pare.* Ce sonnet ne renferme pas un mot qui ne soit merveilleusement choisi dans le vocabulaire poétique pour diviniser l'image de Béatrix, comme une reine qui veut être belle choisit, dans sa cassette d'or, le joyau qui lui sied le mieux : on sent qu'il a été longuement poli par la main amoureuse du poète. On voit la céleste créature passer, lente et le front baissé, entourée d'une clarté diffuse, qui n'est qu'un voile de plus ; car Dante aime à se figu-

rer la beauté immatérielle sous la forme d'une apparition radieuse, ainsi que plus tard, suivant l'expression d'un moderne, il fera de son paradis un vaste désert de lumière théologique. Il y a je ne sais quoi de mélodieux dans cette vision : ceux-là me comprendront qui ont admiré les attitudes, en quelque sorte musicales, et les airs de tête rythmés que certains peintres, Giotto, Raphaël, Pérugin surtout, donnent à leurs figures de femmes. C'est avec une ineffable grâce que ce front pudique s'incline, et que ces yeux divins se lèvent lentement pour un salut. Et le trait suprême qui achève cette peinture est la modeste douceur de Béatrix, lorsqu'elle suit sa route au milieu d'un murmure d'admiration. Rien ne vient nous rappeler que l'ange est une femme ; c'est à peine si son poète nous parle de la pâleur nacrée de son visage, *color di perla*, et de ses yeux, dont il compare le calme rayonnement à celui de deux émeraudes mystiques (1). Pétrarque, on l'a remarqué, ne fait pas ainsi avec sa Laure : il nous décrit ses cheveux blonds, ses mains délicates, sa blanche poitrine, et même la coquetterie de ses vêtements, le voile importun qu'il maudit,

(1) Le gracieux sonnet : *Di donne io vidi una gentile schiera*, qui ne se trouve pas dans la V. N. peut servir de pendant à celui dont nous avons fait une mention spéciale.

le gant qu'il lui a dérobé. Laure est femme, et il l'aime comme telle : selon qu'il obéit à la voix des sens ou qu'il cède à une tendance spiritualiste, il demande merci à sa dame, ou bien il hâte de ses vœux la venue de leur commune vieillesse, qui lui permettra *de déposer dans ces chastes oreilles le secret de ses longues souffrances.*

Et pourtant, elle aussi, la jeune fille de Florence a réellement existé ; on le sent aux larmes de Dante, à ses regrets cuisants pour une infidélité qu'il a commise envers cette douce mémoire, à ses accents sublimes de désespoir, lorsqu'il chante : « Elle est partie Béatrix, elle s'en est allée dans le royaume où les anges goûtent l'éternelle paix » ; au trouble affreux de son âme, s'il vient seulement à penser qu'elle doit un jour mourir. De grâce, n'en faisons point un mythe, parce qu'il aura plu à Dante d'en faire un idéal ; et, parce qu'il a créé Farinata et Ugolin, ne lui croyons pas le cœur plus pauvre qu'à un simple élégiaque. Ne craignez rien, il n'en restera pas là : les passions sensuelles viendront à leur tour, et laisseront leurs traces enflammées dans ses vers, l'exil l'endurcira par un âpre et superbe isolement, et vous aurez le maître de la *Divine Comédie ;* en attendant, écoutez cet adolescent pensif qui chante

les émotions d'un amour virginal, et dont l'âme est toute parfumée de bonheur, pour avoir vu passer, un jour de printemps, Béatrix, dans sa robe blanche, et pour avoir recueilli craintivement l'aumône de son salut (1).

Quand elle mourut, Dante répandit sur elle les larmes divines de la poésie, mais les détails les plus touchants sont dans le commentaire, où on lit aussi l'histoire de la dame qui prit pitié de lui, et qui, peut-être, l'aima en le voyant pleurer. Tommaseo dit que cet épisode vaut cinquante sonnets de Pétrarque ; laissons Pétrarque, et retenons l'éloge. Quant aux vers, qui doivent surtout nous occuper, cette dernière partie de la *Vita* contient encore deux chefs-d'œuvre.

Le premier est un sonnet adressé aux pèlerins qui traversaient Florence, quelque temps après la mort de Béatrix, pour aller à Rome, où l'on montrait l'image de la Sainte-Face, avec

(1) D'ailleurs, cette pureté d'imagination se rencontre dans plusieurs poètes contemporains de Dante, ceux qu'on appelle les poètes du *stil novo*, suivant l'observation de Bartoli, *(La Nuova Lirica Toscana)*. Elle est très remarquable dans Cino de Pistoie, dont les mœurs furent pourtant irrégulières. Dino Frescobaldi déclare qu'un cavalier, aimé à la fois par une femme mariée et une jeune fille, doit abandonner la première pour la seconde : « *Dico che se'l valletto è saggio e intiso, Lasci la donna e prenda la pulcella.* » Ce fut, d'après quelques critiques, une protestation contre la galanterie des troubadours.

les cérémonies les plus solennelles. Dante les voit passer en foule, rêveurs, et sans doute, préoccupés des mille souvenirs du pays natal, qui les accompagnent dans leur voyage : il les interroge, il leur demande de quelle lointaine contrée ils arrivent, pour ignorer le malheur qui a privé Florence de celle qui était toute sa gloire, et pour n'en point gémir avec lui : *Deh! peregrini che pensosi andate...*

Le deuxième sonnet : *Oltre la sfera che più larga gira,* clôt la série des poésies de la *Vita Nuova ;* il est sublime, et certainement Pétrarque s'en inspira lorsqu'il écrivit le plus beau de tous les siens : *Levommi il mio pensier.* L'imagination de Dante, pour retrouver Béatrix, s'élève « au delà de la sphère la plus vaste qui tourne dans le ciel, » et pénètre, guidée par l'amour, au sein des tranquilles profondeurs de l'empyrée, où elle assiste, éblouie, à son éternel triomphe. Nous touchons donc au dernier terme de cette transfiguration de la femme aimée, qui doit plus tard initier Dante, le sombre vivant, aux radieux mystères du Paradis.

V

Après que Dante eut perdu « celle qui l'avait quelque temps soutenu avec son visage, et

l'avait mené avec elle dans le droit chemin » (1), il nous dit lui-même « qu'il l'abandonna et se livra à d'autres. » Boccace est à ce sujet beaucoup plus explicite encore, et Dante, dans le *Purgatoire*, s'accuse d'avoir pris part au genre de vie sensuel de son beau-frère et ami Forese Donati, qui dépensa une grande partie de son bien en joyeux repas, auxquels assistaient probablement quelques belles Florentines. Certaines compositions tout à fait passionnées doivent être de cette époque.

Ce sont d'abord trois magnifiques sonnets (2) dont l'authenticité n'est malheureusement pas établie d'une façon indiscutable, mais qu'on aurait beaucoup de peine à retrancher des œuvres de Dante : le poète y maudit sa cruelle, et maudit les beaux vers d'amour « qu'il a pris plaisir à limer naguère. » Quant à la *Canzone : Amor, dacchè convien ch'io pur mi dolga*, il n'est point prouvé qu'elle ne renferme pas une allégorie politique. Nous ne dirons rien d'une sextine authentique et de deux autres apocryphes, ni de la *Canzone : Amor, tu vedi ben che questa donna*, dont le poète était très fier, parce qu'il avait réussi à y faire entrer treize fois en soixante-six

(1) Purgat., C. XXX.

(2) *Io son si vago della bella luce. — Nulla mi parrà mai più crudel cosa. — Io maledico il dì ch'io vidi prima.*

vers les cinq mêmes mots, en les plaçant tantôt à la rime, tantôt dans l'intérieur du vers, suivant un système très compliqué ; nous nous bornerons à signaler dans une autre pièce : *Io son venuto al punto della rota*, une belle description de l'hiver, qui contient des choses dignes de la *Divine Comédie*, telle, par exemple, cette métaphore : « Un épais brouillard se résout et tombe en blancs flocons de neige glacée, et en pluie fastidieuse ; l'air tout entier s'attriste et pleure. » Mais nous ne pouvons refuser un moment d'attention à la *Canzone : Così nel mio parlar voglio essere aspro*. Pétrarque l'avait distinguée à cause de son énergie, et en reproduit le premier vers dans la pièce où il cite ses auteurs préférés.

Ici, il n'est nullement question d'amour spiritualiste. Le poète *hurle dans un gouffre brûlant ;* sa passion est une lime impitoyable qui « ronge sourdement sa vie ; » il gît mourant à terre, foulé aux pieds par l'Amour victorieux qui « brandit sur lui l'épée avec laquelle il tua Didon ». Puis il se relève, dans un furieux transport qui le change, dit-il, en bête féroce : *Farei come orso quando scherza.* « C'est le désir cuisant qui brûle l'âme et dont le feu, comme à travers les crevasses d'un mur, sort, en langues ondoyantes, par les brisures du style et

les hiatus de la versification. On voit reparaître l'homme de son temps, qui désire avec violence, qui sent fortement l'amour comme la haine, qui écrira dans le *Convivio :* « A de tels insensés on ne répond pas par des arguments, mais par le couteau. » (1).

Plus tard, Dante n'aimait point qu'on le fît souvenir de ces effervescences de jeunesse. Il malmène fort son ami Cino qui l'avait consulté sur ses amours ; après lui avoir déclaré tout net qu'il est surpris et blessé de recevoir, à son âge, de pareilles confidences, il le blâme rudement « de se laisser prendre à tous les hameçons, » et l'exhorte à changer de vie. S'il est aussi sévère pour ses égarements passés, c'est que son cœur n'y avait été pour rien : il était resté à Béatrix.

VI

La satire est représentée dans l'œuvre d'Alighieri par deux sonnets (2), que Fraticelli et Witte ont attribués, bien à tort, à un imitateur

(1) *Carducci, studi letterari* — D'après certains commentateurs, il s'agirait ici de la philosophie !!! Le nom de Madonna Pietra Scrovigni a été proposé par Amadi, mais sans raison satisfaisante. Voir le *Nota* final.

(2) Il y avait peut-être une intention satirique dans l'apologue de la corneille déplumée.

quelconque de Burchiello. Dans le premier, il s'agit de la femme de Forese Donati, qui est plaisantée sur les désagréments que lui fait encourir l'humeur vagabonde de son mari ; il y a là une veine de joyeuseté à la façon de Boccace. Dans le second, Dante prend à partie Forese lui-même, et ne le ménage guère ; il esquisse sa physionomie bourgeonnée de viveur et de buveur ; il l'appelle : « Fils de je ne sais qui, à moins que je ne le demande à sa mère, madame Tessa » ; puis il lui reproche de s'être ruiné en dépenses de table extravagantes, en sorte qu'il est obligé de voler pour vivre. Mais, dans ce temps-là, ces railleries ne tiraient pas à conséquence : Dante et Forese n'en furent pas moins bons amis.

Le poète Cecco Angiolieri s'était permis de critiquer un passage du sublime sonnet qui est placé à la fin de la *Vita Nuova*, et d'adresser à Dante ses observations. Nous n'avons pas la réponse de Dante, mais il est certain qu'elle fut des plus hautaines, et qu'il s'irrita fort de la hardiesse de ce rimeur, un peu fou, qui l'osait attaquer. Les deux poètes étaient alors exilés l'un et l'autre : aussi Cecco, renvoyant à Dante, dans sa réplique, le reproche que celui-ci lui avait fait de vivre en parasite auprès des grands, lui dit, pour conclure le débat : « Si je dîne

chez autrui, toi tu y soupes ; si je mords dans le gras, toi, tu suces le lard. Ainsi, Dieu soit loué, aucun de nous n'a de reproches à faire à l'autre : c'est par notre malheur et notre peu de sens que nous en sommes là. Et si tu veux en dire davantage sur cette matière, réponds donc, Dante ; je saurai bien te réduire, car je suis l'aiguillon, et toi tu es le bœuf. »

Si le lecteur trouvait que nous donnons trop d'importance à ces escarmouches, qu'il veuille bien réfléchir à la place que tient la satire personnelle dans la *Divine Comédie*. Il était donc nécessaire de rappeler les curieuses manifestations du génie satirique de Dante, antérieures au divin poème.

VII

Nous nous étendrons peu sur les poésies philosophiques, car, il faut le reconnaître, elles n'offrent généralement qu'un intérêt assez faible pour quiconque ne fait pas des études dantesques sa spécialité. Il faut néanmoins y admirer, surtout dans les premières, une beauté grave et majestueuse, la constante élévation des pensées ; mais, à mesure que le poète augmente la somme de ses connaissances théolo-

giques ou scientifiques, il s'habitue de plus en plus à disputer en vers, comme un docteur de Sorbonne ; non seulement il cesse d'intéresser, mais encore son style s'embarrasse et la qualité de sa versification diminue. Ce qui l'amena à employer la forme allégorique très fréquemment, c'est la théorie qu'il avait lui-même proclamée dans la *Vita Nuova*, à savoir : que la langue vulgaire n'était propre qu'à traiter de sujets d'amour. Dans la suite, il s'en forma une idée plus juste, puisqu'il s'en servit dans la *Divine Comédie*.

Mais il faut signaler tout particulièrement une *Canzone* morale, que l'enthousiasme exagéré de Fraticelli élevait au-dessus de toutes les autres poésies de Dante (1). La Justice, la Loi divine et la Loi humaine, exilées du monde, viennent se réfugier près de Dante, exilé aussi, comme près d'un ami, *come a casa d'amico ;* elles sont en haillons, demi-nues, et pleurent. Ici est placée la mystérieuse généalogie des trois saintes étrangères : la Justice a enfanté seule la Loi divine sur le bord des ondes vierges du Nil, qui, sous le nom de Gihon, prend sa source dans le paradis terrestre, séjour de l'innocence primitive ; et en se contemplant dans le fleuve

(1) Nous adoptons pour cette canzone l'interprétation de Carducci, différente de celle de Ginguené qu'ont reproduite Fraticelli et Giuliani.

sacré, la Loi divine, à son tour, a enfanté la Loi humaine. Donnons encore une fois la parole au critique des *Studi letterari :* « Le mysticisme de ces vers, que les modernes interprètes ne peuvent assurément se flatter d'avoir tout à fait éclaircis, puisque Dante paraît s'être complu dans l'obscurité préméditée de cette *Canzone,* le mysticisme de ces vers, dis-je, a quelque chose du fantastique solennel et impassible de la poésie orientale : dans la reproduction immaculée des trois déesses, qui a lieu uniquement par voie de conception intellectuelle, l'idéalisme scolastique occidental paraît s'être élevé à la contemplation panthéistique du brahmanisme. » Quand les trois étrangères se sont éloignées, le poète fait un retour sur lui-même, sur ses malheurs, et se félicite de souffrir pour la noble cause de la vertu. « Tomber avec les bons est un sort digne de louange. » Mais à cette résignation stoïque succèdent bientôt d'élégiaques regrets, et, sur la fin, reviennent toutes les tristesses de l'exil (1).

(1) Nous croyons que les poésies allégoriques de Dante ont inspiré certaines poésies de Camoëns, entre autres ses magnifiques *Redondilhas : Sobolos rios que vão.* Il est incontestable qu'elles ont beaucoup influé sur le génie de Shelley, dont le fameux *Epipsychidion,* obscure et sublime allégorie, débute par une paraphrase de ces vers d'une *canzone* célèbre de Dante : *Canzone, i' credo che saranno radi, ecc.* — Un contemporain, M. Rossetti, compatriote de Shelley, fait plutôt songer au Dante de la *Vita Nuova.*

VIII

En faisant ainsi l'inventaire des richesses lyriques de Dante, il se trouve que nous avons fait l'analyse de la *Divine Comédie*. Nous avons assisté à la formation de cette image de Béatrix transfigurée qui anime et éclaire tout le poème, dont la pensée maîtresse est indiquée dans le dernier chapitre de la *Vita Nuova ;* en étudiant séparément les satires, les allégories, les chants d'amour, nous avons démêlé les fils de cette trame merveilleuse, suivi, dans leur trajet souterrain, les veines précieuses qui se réunirent un jour, pour former la source de poésie immortelle dont s'alimentent, à travers les siècles, la littérature et les arts de l'Italie. En même temps que nous nous sommes ainsi initiés à la vie poétique de Dante Alighieri et à ses phases successives, nous avons indiqué peut-être quelques aspects imprévus de ce génie incomparable. Le géant de la *Divine Comédie* ne saurait en être grandi, mais nous avons avantage à le connaître tout entier, et cela est difficile, sinon impossible, à qui ne l'a pas suivi dans son développement.

Nota. — Voulant conserver à cette étude un caractère exclusivement littéraire, nous avons laissé de côté toutes les questions de pure érudition, telles, par exemple, que la chronologie des œuvres poétiques de Dante et la discussion des textes. Pour les lecteurs qui voudraient pousser plùs avant l'étude de ces matières, nous indiquerons ici quelques ouvrages, qu'ils pourront consulter : A. d'Ancona, *La V. N. illustrata con note e preceduta da un discorso su Beatrice.* — Witte, *Dante-Forschungen*, 2 vol. — Scartazzini, *Abhandlungen über Dante.* — Carducci, *Studi letterari.* — Bartoli, *La Nuova lirica toscana* (se méfier du système allégorique de l'auteur). — Fornaciari, *Studi su Dante.* — A Borgogni, *Guido Guinizelli e il dolce stil nuovo*, dans la *Nuova Antologia*, du 16 octobre 1886. — Wegele, *Dante Alighieri's Leben und Werke.* — A. Gaspary, *Die Sicilianische Dichterschule des* 13 *Jahrhunderts.* — R. Renier, *La V. N. e la Fiammetta.* — *Dante's lyrische Gedichte uebersetzt und erklært von K. L. Kannegiesser und K. Witte.* — Lubin, *Intorno all' epoca della V. N.* — Isidore del Lungo, *Dino Compagni, ecc.*, et en général, les ouvrages de Giuliani, Tommaseo et Todeschini, relatifs à la V. N. et aux poésies.

CATHERINE D'ATAYDE

LA BÉATRIX PORTUGAISE

CATHERINE D'ATAYDE

LA BÉATRIX PORTUGAISE (1)

I

Tu m'appelles ta vie, appelle-moi ton âme,
Car l'âme est immortelle et la vie est un jour.

« Connais-tu une plus divine romance que celle-là, Spark ? C'est une romance portugaise.»

Ainsi parle le Fantasio de Musset, et il a raison : il est divin le sentiment qu'expriment ces vers. On a cru que l'amour de cœur n'était connu que des Allemands, et l'on n'a accordé aux races du Midi que l'amour des sens et l'amour de tête : c'est qu'on n'a pas fait assez attention aux Portugais. Sans doute, la chaleur méridionale, l'ardeur italienne ou espagnole les brûle ; mais ils ont, avec cela, une profondeur de sentiment, une poésie de l'âme, une mélan-

(1) Vicomte de Juromenha : *Obras de Luiz de Camões, precedidas de um ensaio biographico.* — Comte Adolphe de Circourt : Étude manuscrite sur la vie et les ouvrages de Camoëns, communiquée à l'auteur par M. le comte Albert de Circourt ; *Catherine d'Atayde*, biographie tirée de la Bibliothèque universelle de Genève, juillet 1853.

colie, une langueur passionnée, qui, sous le rapport de la sensibilité raffinée et intense, les égalent aux races slaves et germaniques. La *Sehnsucht*, de Mignon, cette impression si complexe, faite de désir, de regret et de rêve, correspond exactement à la *Saudad* portugaise. Et c'est dans la langue de Camoëns que fut écrit le premier chef-d'œuvre de la passion moderne : les lettres de la religieuse de Beja à M. de Chamilly. Comme Marianna Alcaforada, dona Catherine d'Atayde, la muse du grand Lusitanien, est un vivant symbole du génie poétique de son pays.

Blanche et blonde, avec les yeux admirables des Portugaises, elle avait une beauté expressive et tendre, et son poète nous parle de ce *sourire de l'âme* lisible sur son visage. Sourire mélancolique cependant, car il décèle une longue habitude de souffrir avec résignation et obéissance, sourire chaste et presque contraint, qui accompagne bien le regard vague, noyé, impénétrable dans sa mystérieuse douceur : regard et sourire nous disent que naturellement le cœur se tient en garde contre toute espèce de joie, *di qualquer alegria duvidoso*, et toutefois que l'amertume n'y a point accès, qu'il est tout amour et bonté. Un charme indéfinissable se dégage de cette figure et environne cette pâle tête d'hé-

roïne : on aperçoit sur ces traits la passion chaste, comprimée, et pourtant orageuse comme le climat natal ; on y devine aussi la tristesse et la lassitude résignée. Belle fleur de serre, épanouie et alanguie en même temps par l'atmosphère des cours, elle est morte d'un baiser trop brûlant du soleil : le génie amoureux qui s'est incliné sur elle l'a desséchée sous ses lèvres, qui ont bu d'un seul coup sa vie et ses parfums.

Parmi les inspiratrices des grands poètes, elle est la plus touchante, ayant été la plus aimante de toutes. Béatrix n'accorda au jeune Alighieri qu'un salut distrait et gracieux ; Laure n'a vu qu'un chanteur dans Pétrarque, et la coquetterie savante avec laquelle le poète fut toujours traité eut pour but de lui inspirer mille variations sur les perfections et les rigueurs de sa dame ; Léonore d'Este nous apparaît comme une grande princesse, inabordable pour le malheureux Tasse. Mais aussi vertueuse que Béatrix, aussi aimable que Laure, aussi noble que la sœur du duc de Ferrare, Catherine d'Atayde offre pour nous un autre attrait que n'ont pas ces muses altières : elle a aimé son poète, elle lui a été fidèle, et, paisiblement, doucement, sans murmures, sans que rien altérât la sérénité angélique de sa physionomie, elle est morte de ces deux choses.

II

Camoëns ne la désigne dans ses poésies que par l'anagramme de Natercia. Pedro Mariz nous dit qu'elle fut dame du palais ; Faria e Sousa, en découvrant la quinzième églogue, s'aperçut qu'elle était adressée à la mémoire de « Dona Catherina d'Athaide. » Ainsi se trouvait reconstitué le nom véritable de la maîtresse de Camoëns. Mais ce nom fut porté en même temps par deux dames du palais ; nouvel embarras pour les biographes. L'une d'elles était fille de don Alvaro de Sousa et de dona Filippa d'Atayde ; elle épousa Ruy Pereira de Miranda Borges, seigneur de Carvalhaes, et mourut en 1551, d'après une épitaphe qui est dans la chapelle principale de l'ancien couvent des dominicains d'Aveiro. On a remarqué, dans les papiers du couvent, un manuscrit du frère Joâo do Rosario qui la concerne, et dont l'auteur fut, d'après ses propres dires, le confesseur de cette dame. Le frère avait entendu parler des amours de Camoëns avec une demoiselle d'honneur de la reine, et de l'exil du poète amené par cette passion : il questionnait souvent sa pénitente là-

dessus, mais elle savait couper court à ses insistances par une réponse qui la dégageait de toutes les suppositions, sans compromettre la véritable héroïne, l'autre Catherine d'Atayde. Ce n'était pas un amour contrarié, disait-elle, qui avait inspiré à Camoëns l'idée de s'expatrier; il n'était pas, non plus, victime de la vengeance royale, et ne s'était pas attiré un exil en Afrique par quelque imprudence de passion : il avait simplement obéi aux impulsions de son grand caractère, en cherchant la gloire des entreprises guerrières dans ces régions si lointaines. Le vicomte de Juromenha pense, avec quelque apparence de raison, que la reine Catherine d'Autriche, jalouse de la réputation des dames de sa cour et particulièrement affectionnée à celle-ci, avait donné un mot d'ordre pour sauvegarder l'honneur de la vraie Catherine.

Il est temps de dire maintenant que notre héroïne était fille de D. Antonio de Lima, premier majordome de l'infant D. Duarte, fils du roi D. Manoel; puis premier camérier du duc de Guimaraens, fils de D. Duarte; et qu'elle était issue, à la cinquième génération, du vicomte de Villa Nova de Cerveira, D. Joâo de Lima, marié à une D. Catherine d'Atayde : elle eut pour mère D. Maria Bocanegra. C'est à tort que les biographes de Camoëns, antérieurs

à Juromenha, ont fait d'elle la fille de D. Antonio d'Atayde, comte de Castanheira. M. le comte Adolphe de Circourt (1) remarquait déjà fort justement que « ce point était loin d'avoir été mis hors de contestation. » En examinant attentivement le livre des comptes de la maison de la reine, Juromenha, après avoir déterminé l'identité de Catherine d'Atayde, est arrivé à fixer à la fin de l'année 1556 la date de sa mort. La belle Portugaise vivait donc encore lorsque Camoëns était aux Indes depuis quelque temps, et cette conclusion s'accorde parfaitement avec les indications que fournissent les poésies écrites pendant le long exil de celui-ci.

Le jeune Luiz de Camoëns finissait ses études à l'université de Coïmbre : il était studieux aux heures de travail comme Pétrarque, mais il menait comme lui une vie joyeuse et galante. Néanmoins, il aimait déjà à errer dans les magnifiques campagnes environnantes, et il composait ses premiers poèmes à l'ombre du frêne légendaire que l'on montre aujourd'hui aux voyageurs. C'est à Coïmbre qu'est enseveli le fondateur de la monarchie ; près de Mondego se trouvent les fameux cèdres et la fontaine d'Inès de Castro : peut-être le jeune homme songeait-il, dès lors, à son épopée future, en

(1) *Catherine d'Atayde*, p. 8.

face de tous ces souvenirs de l'histoire nationale.

Vers cette époque eut lieu la première rencontre des amants : elle est retracée dans deux sonnets où nous ne pouvons voir, quoi qu'en dise Juromenha, que des imitations de Pétrarque. Il serait singulier vraiment que les deux poètes eussent fait la connaissance de leurs dames à l'église, pendant les offices du Vendredi-Saint : tout ce qu'il semble possible d'admettre c'est que la scène ait eu lieu pendant une cérémonie religieuse, et cela n'est même pas bien sûr, car le désir de ressembler à Pétrarque a pu faire commettre au jeune homme des mensonges poétiques beaucoup plus graves que celui dont nous nous permettrions de le charger.

Camoëns était d'une illustre origine : ses ancêtres étaient les Camanos de Galice qui passèrent en Portugal, lors de la guerre entre le roi D. Fernando, fils de ce Pierre-le-Justicier surnommé le Cruel, à cause de la manière dont il vengea la mort d'Inès de Castro, et Henri de Transtamare, usurpateur du trône de Castille. Mais la famille était tombée presque dans la misère, et le père du poète, Simon Vaz de Camoëns, un brave soldat, avait eu peine à subvenir aux dépenses nécessaires pour l'éducation

de son fils. Un acte public déclare expressément que le jeune Luiz était pauvre, *mancebo pobre*. Il espéra que la carrière militaire le ferait riche et honoré, et partit pour Lisbonne, sans avoir de projets bien arrêtés encore, mais dans l'intention de se pousser à la cour, et d'y commencer sa fortune, d'où dépendait le bonheur de posséder Catherine d'Atayde.

III

A peine arrivé, la haute société l'adopte : on le compare à Juan de Mena; D. Manoel de Portugal est son Mécène; le duc de Bragance, le duc d'Aveiro, les marquis de Villa Real et de Cascaes, les comtes de Redondo et de Sortelha, le jeune D. Antonio de Noronha sont ses protecteurs ou ses amis, et ce dernier devient pour lui un frère. Les littérateurs le recherchent également : le grand comique Gil Vicente était mort, et Sà de Miranda se tenait loin de toute société ; mais Bernardim Ribeiro, l'auteur de *Menina e Moça*, le malheureux soupirant de la duchesse Béatrix de Savoie, entretint avec le jeune Camoëns des relations assez étroites, et tous les poètes de cour le reconnurent comme leur maître. Disons, à ce propos, ce qu'était

cette cour de Portugal, chevaleresque, galante, académique, cadre étincelant de scènes parfois très sombres.

La reine Catherine d'Autriche lui avait donné le plus poétique éclat : autour de la princesse D. Maria, formée par ses soins à l'étude de la langue latine et des belles-lettres, elle avait groupé toutes les femmes de cette époque qui s'étaient fait un nom dans la littérature. On voyait dans ce palais les deux merveilles du temps : Angela et Luiza Sigea ; la dernière savait, entre autres langues, le grec et l'hébreu, et reçut du pape Paul III un bref très élogieux en remerciement de son poème latin sur les beautés pittoresques de Cintra ; à côté de ces deux sœurs, se trouvaient la célèbre Joanna Vaz, Paula Vicente, fille de l'écrivain ; Léonor, fille du marquis de Villa Real, auteur d'une traduction de l'Italien Marcus Sabellicus : telles étaient les maîtresses chargées par la reine de l'instruction des dames et des demoiselles d'honneur ; elle-même se consacrait à l'éducation morale de ces dernières, parmi lesquelles nous trouvons bientôt dona Catherine. On songe involontairement, en parlant de toutes ces savantes et gracieuses personnes, à l'université féminine que Tennyson a décrite dans la *Princesse ;* mais plus indulgente que l'amazone Ida, Catherine

d'Autriche n'avait point interdit aux galants chevaliers l'accès de son collège : ils y venaient faire assaut d'esprit avec les maîtresses et les élèves, qu'ils célébraient en vers, de leur mieux. Je cite Juromenha.

« Le paço (palais) était le point de réunion où tous les fidalgos accouraient aux fêtes, pour faire voir leur galanterie et leur talent dans les vers qu'ils adressaient aux dames, ayant pour chef, dans ces combats poétiques et amoureux, l'infant don Luiz ; Don Manoel de Portugal, le Mécène du poète, était à cette époque un des plus brillants ornements de ce cercle, *o lume do paço*. Et don Francisco de Portugal, son parent, nous affirme la même chose dans son *Arte da galanteria*, où il nous donne connaissance de l'étiquette à suivre lorsqu'un cavalier adressait des vers à une dame. »

Nous avons déjà dit que Camoëns fut placé aussitôt au premier rang de ces poètes gentilshommes ; mais plus que les applaudissements de ses rivaux et du gracieux tribunal qui lui décernait la branche de myrte, le plaisir de retrouver parmi les dames du palais sa chère Catherine d'Atayde lui fit aimer la poétique cour d'amour de Lisbonne. Il associa, plus tard, dans ses œuvres, au souvenir de sa bien-aimée celui de ses compagnes : il les célèbre sous un dé-

guisement allégorique, comme les *Nymphes du Tage*, implore leur protection dans les *Lusiades*, et, par une lettre écrite des Indes à un ami, nous voyons que, pendant son exil, il compara amèrement leurs grâces savantes et leurs nobles manières à la rusticité des femmes de là-bas, qui n'entendaient rien au langage épuré de Pétrarque et de Boscan, et n'auraient jamais senti la finesse d'un sonnet.

Comme on le pense bien, Camoëns n'était pas le seul qui eût une intrigue dans le palais ; Don Manoel de Portugal était le chevalier de dona Francisca d'Aragon, véritable reine de beauté ; deux amis du poète, qui reçut leurs confidences, Leitâo et Silveira, aimaient chacun une dame de la cour, et le dernier, compagnon de Camoëns aux Indes, continua d'aimer, à son exemple, celle qu'il avait laissée à Lisbonne.

Cependant, le paço était soumis à une discipline extrêmement sévère. Le roi Joâo Ier fit exécuter un de ses favoris qui s'était introduit nuitamment dans le palais ; Affonso V fit décapiter Diego de Sousa pour le même motif ; Lopez Leitâo, suspect de galanterie excessive, fut arrêté dans sa propre maison. On vit un coupable, pris sur le fait et sachant ce qui l'attendait, prévenir son arrêt par un suicide : celui-là avait pénétré la nuit dans une tour très

élevée pour parler à sa dame ; le roi Carlos V, averti, surprit l'entretien et demanda au cavalier par où il comptait s'en aller : « Par où je suis venu », répondit l'autre. Et il sauta par la fenêtre.

IV

L'amour de Camoëns, nous l'avons dit, fut accueilli par Catherine. Il réussit, suivant son expression, « à troubler le calme virginal de ses pensées, *consacrées jadis aux austères plaisirs des nymphes de Diane.* » Ce que nous savons d'elle ne permet pas cependant de supposer qu'elle en ait dû jamais rougir, bien qu'elle en ait dû souvent pleurer.

Malgré la rigueur avec laquelle étaient gardées les belles dames du palais, les deux amants réussissaient à se parler en cachette, le soir, la nuit ou dès l'aube, quand tout dormait encore dans le paço. Catherine, à son balcon, apparaissait à Camoëns comme Juliette à Roméo. Le poète, dans un sonnet espagnol publié pour la première fois par Juromenha, célèbre la fenêtre bienheureuse où se levait pour lui l'aurore du soleil de beauté : *Ventana venturosa do amañece,* etc. C'était un rare bonheur pour l'amant

que de tenir serrée contre son cœur la blanche main de sa déesse, et de la couvrir de baisers. Il fallait se cacher pendant ces courtes entrevues, et chaque fois il jouait sa vie.

Camoëns était un beau cavalier, de haute et fière mine ; mais ce qui le fit aimer ce fut surtout le prestige de poésie qui l'entourait déjà, sa parole brillante, son éloquence passionnée : *Conversação foi fonte d'este engano ;* ce fut, en un mot, son caractère de chevalier poète. Catherine subit la fascination du génie amoureux, sans toutefois céder aux enivrements de l'amour. A certains reproches que son amant lui adresse, dans une églogue, sous un nom de convention, elle répond : « Tu te connais mal aux choses du cœur... je vais te révéler mon secret : je t'aime devant Dieu, d'une affection pure, d'un amour innocent. Mais voici que ta folie, ton imprudente hardiesse, ont causé nos malheurs. »

En effet, Luiz de Camoëns, fils d'un père qui avait escaladé, dans sa jeunesse, les murs d'un couvent de filles, ayant lui-même, dans son passé d'étudiant, plusieurs aventures du même genre, rongeait le mors avec impatience. Son chevaleresque respect pour sa dame ne contenait qu'à peine cette nature voluptueuse aussi bien que tendre, qui s'accuse en mille endroits de son poème, dans la fameuse description de

Vénus, par exemple, et dans le récit des séductions employées par les Néréides, pour ensorceler les compagnons de Vasco de Gama. De plus, il voyait toujours reculer les chances de fortune qui lui eussent permis d'épouser Catherine d'Atayde. Dans la fièvre du découragement et l'amertume du désir trompé, il oublia son ancienne prudence ; peut-être même laissa-t-il échapper quelques paroles qui le trahirent. Bref, les amours encore innocentes des deux jeunes gens furent divulguées ; les parents de Catherine demandèrent vengeance au roi, et elle-même dut briser l'affection qui l'unissait à Camoëns, en ordonnant à son amant de la quitter pour toujours.

On croit que ce fut la malveillance d'un rival qui amena la première catastrophe. Mais, dans tous les cas, il est fort probable que l'indiscret fut provoqué en duel par Camoëns, d'autant plus qu'il n'y eut pas seulement médisance, mais calomnie, comme on peut le voir facilement, d'après un passage des poésies où l'amant répond à sa dame, qui l'accusait de l'avoir compromise : « Si les méchants nous ont noircis à plaisir, comment puis-je être responsable de la malice d'autrui ? »

Il n'est pas impossible que Catherine d'Atayde, effrayée de l'audace de son amant, et ne se

croyant peut-être pas le courage et la fermeté nécessaires pour la contenir, se soit remise à l'affection et à la prudence de la reine du soin de la défendre contre elle-même, et contre celui qu'elle aimait. Nous savons, en effet, que la reine Catherine conduisit à peu près seule cette difficile affaire ; sans son intervention, Camoëns, abandonné à la justice du roi ou à la vengeance d'une famille orgueilleuse, aurait sans doute subi le même sort que ceux dont nous avons parlé plus haut (1).

Il fut simplement éloigné du palais et condamné à passer quelque temps en exil, au bourg de Punhete, ancien fief de son aïeul, Vasco Pires de Camoëns, situé au confluent du Tage et du Zezere, et non pas à Santarem, comme on l'a cru à tort. Ici, comme ailleurs, M. le comte Adolphe de Circourt a deviné la vérité historique, établie d'une façon indiscutable par Juromenha.

C'est à cette époque, disons-le en passant, que fut écrite la première partie des poésies où il est fait allusion, à chaque instant, à la catas-

(1) Dans l'Ode III, le poète compare la reine à Proserpine, déesse infernale, et la juge plus cruelle que celle-ci, qui rendit à Orphée sa maîtresse Eurydice. C'est donc la reine qu'il rend responsable de son exil. (Voir Juromenha.) La reine laissa par testament 50,000 reis à la mère de Catherine d'Atayde, D. Maria Bocanegra, pour être remis à la jeune fille.

trophe, à la séparation et aux angoisses de l'exil. Les peines amoureuses du poète assombrissent pour lui les splendides paysages qu'il a sous les yeux : il s'adresse au Tage pour le supplier de porter ses larmes à sa maîtresse, comme plus tard Byron s'adressera à l'impétueux Éridan, qui passe sous les fenêtres du palais de la Guiccioli ; il porte envie aux barques légères qui fendent d'une course indépendante les ondes de cristal. Il juge affreux et désolés ces sites ravissants, dignes du paradis terrestre ; il ne trouve pas de grâce ni de beauté à ces roches couvertes d'une luxuriante végétation, à ces grottes mystérieuses, à ces collines revêtues par les chênes et les citronniers d'une robe de verdure. Il désespère de jamais voir arriver le terme de son exil.

Dona Catherine, elle aussi, languissait dans le palais de Lisbonne, et se consumait de tristesse au milieu des incomparables magnificences de ce séjour enchanté de Cintra, célébré avec tant d'enthousiasme par lord Byron, dans son *Childe-Harold*. Jamais, sans doute, elle n'avait pu compter que ses parents lui permettraient d'épouser Camoëns ; maintenant, elle voyait perdue sans ressources la consolation qu'elle avait gardée jusqu'alors : la douceur des larmes répandues à deux en secret. De plus, elle se

savait surveillée, soupçonnée sans cesse, et peut-être lui fit-on durement sentir l'imprudence de sa conduite passée. La voici désormais, et pour toujours, dans son rôle de victime obéissante du devoir filial, et de martyre sereine d'un amour qu'elle ne voulut jamais abjurer.

V

L'exil prit fin assez promptement ; Camoëns put revenir à Lisbonne. Il revit dona Catherine. Un nouvel acte de témérité de sa part, ou une perfidie nouvelle de ses ennemis, lui attira une seconde disgrâce presque aussitôt. Cette fois, le châtiment fut plus sévère. En 1546, d'après Juromenha, le poète dut débarquer à Ceuta, sur un ordre du roi ou plutôt de la reine, pour y rester plusieurs années à guerroyer contre les Maures. Vers cette époque, il fut question d'un mariage pour dona Catherine : le poète y fait probablement allusion dans une de ses lettres ; mais celle qui avait respecté la volonté de ses parents, en renonçant à celui qu'elle aimait, eut le courage de ne pas s'y soumettre quand ils lui imposaient une infidélité : « Mes ennemis, dit Camoëns, sont irrités de voir avec

quelle énergie mon lierre bien-aimé s'attache à moi. » Cependant, ses poésies et sa correspondance nous attestent qu'il eut un instant la crainte d'un abandon ; il demande alors avec angoisse des nouvelles de Lisbonne à un de ses amis. Au milieu des combats presque incessants et des fatigues extraordinaires de cette campagne dans un pays brûlant et dévasté, la pensée de dona Catherine ne le quitte pas.

Vers 1550, Camoëns revint à Lisbonne ; il avait quitté Ceuta en compagnie de D. Affonso de Noronha, nommé vice-roi des Indes, et devait le suivre dans son gouvernement ; il voulait dès lors s'illustrer dans cette Asie, « cette terre lointaine et désirée, glorieuse sépulture de quiconque est à la fois noble et pauvre. » Mais sans doute, il ne put se résoudre à quitter aussitôt la ville où il retrouvait la présence adorée de dona Catherine, car il laissa partir les vaisseaux, et, au bout de trois ans, il était encore à Lisbonne ; peut-être y serait-il resté davantage, s'il ne s'était mis lui-même dans l'impossibilité de prolonger son séjour. Un jour de fête, — on faisait la procession du Saint-Sacrement, qui servait de prétexte à des divertissements et mascarades, — deux de ses amis, masqués, insultèrent un cavalier, favori du roi, nommé Gonçalo Borges. Celui-ci était armé et

voulut frapper ses adversaires de son épée; Camoëns intervint, et le blessa lui-même. Jeté en prison, il fut grâcié, à la prière de certains grands personnages, parmi lesquels Juromenha nomme l'évêque Pinheiro ; mais il lui fut enjoint de partir pour l'Inde.

Au moment de s'embarquer, Camoëns revit une dernière fois sa bien-aimée. Cette entrevue, la dernière, est décrite dans le sonnet vingt-quatrième, qui respire la poignante mélancolie des adieux, mais aussi la noblesse d'une douleur héroïquement résignée. Le départ eut lieu un jour de printemps de 1553, probablement au mois d'avril.

« Cette matinée, si brillante et si triste cependant, toute pleine d'affliction et de douleur, tant qu'il y aura de la compassion dans le monde, je veux qu'elle soit célébrée.

» Car c'est elle qui, pour la première fois, lorsqu'elle se montra riante et colorée, vit s'arracher l'une de l'autre deux volontés, qui, d'elles-mêmes, n'auraient jamais consenti à se séparer. »

Le moment de la séparation fut affreux. Dona Catherine se jeta au cou de son amant en sanglotant ; celui-ci fut sur le point de rester à Lisbonne, aux dépens de sa vie peut-être et de son honneur, car il était déjà enrôlé parmi les

gens de guerre. Mais il fit un dernier effort, il partit. Il était déjà un brave et sa conduite en Afrique l'avait assez prouvé ; les angoisses par lesquelles il venait de passer devaient exalter son héroïsme jusqu'au sublime de la folie. « Que craindrai-je, nous dit-il, après avoir tant souffert ? Certes, ayant pu résister à ces larmes, à ce ruisseau de douleur épanché par l'amour, j'oserai bien affronter toutes les vagues qui feront de moi leur jouet ! »

Ainsi dona Catherine, qui fut l'inspiratrice de Camoëns, sa Béatrix et sa Laure, fut aussi, comme Genèvre pour Lancelot, comme toutes les maîtresses légendaires des paladins, celle qui le poussa dans la voie des nobles faits d'armes, et sans le vouloir, l'engagea dans ces aventures qui font de sa vie aux Indes une épopée. Cette épopée si glorieuse, trempée de sang et de larmes, nous n'avons pas à la raconter ici, car nous ne devons pas oublier que nous nous sommes constitué l'historien d'une autre existence moins brillante, moins agitée aussi par le retentissement des choses extérieures, et qui, par son uniformité même, offrit plus de prise à la douleur monotone et silencieuse, mais qui ronge et tue.

VI

Catherine d'Atayde ne survécut que trois années à la séparation. Elle était atteinte, selon toute vraisemblance, d'une de ces fièvres lentes qui sont assez fréquentes dans les pays aussi chauds que le Portugal, et que, sans doute, venait aider dans ses ravages cette sorte d'excitation nerveuse produite par la vie de la cour. Les dames d'honneur du palais mouraient souvent très jeunes. Dona Catherine, malgré son éclatante beauté, était délicate et faible ; elle avait beaucoup souffert de ses craintes, de ses émotions, de la torture morale qui lui était infligée par la dureté de ses parents, des accès de jalousie même, auxquels le poète se laissait aller, et qui succédaient à des emportements de fougue sensuelle, à des imprudences trop souvent renouvelées. Elle respectait sa famille et lui obéissait ; elle restait fidèle à Camoëns, elle gardait intacts son honneur et sa dignité, continuant de paraître, toute brisée qu'elle fût et absorbée par une immense douleur, aux fêtes de la cour, et se prêtait avec une grâce triste, mais souriante, aux sacrifices quotidiens que la

férocité du monde exigeait d'elle ; enfin, pour tous, elle demeurait bonne, charmante et douce, n'employant qu'à cette immolation continuelle d'elle-même les trésors de sa raison et de sa fermeté, ne faisant en un mot de mal qu'à elle seule. Tout ce poème de la résignation et de l'amour, amour qui remplit la vie, résignation dont on meurt, il le faut deviner d'après ce que nous connaissons de dona Catherine : il n'a pas été écrit.

Séparés par des mers immenses, dont la traversée était une entreprise périlleuse et difficile, les deux amants ne correspondirent que deux ou trois fois pendant ces années d'agonie. Le dernier message qui soit tombé sous les yeux de dona Catherine, presque mourante quand elle le reçut, est une poésie sublime, la plus belle inspiration du poète selon nous, la plus touchante, dans tous les cas, et la plus sincère.

Camoëns avait pris part à une croisière le long des côtes d'Arabie, sous les ordres de Vasconcellos, et la flottille qui avait été commandée pour cette expédition faisait escale au cap Guardafù, ne pouvant continuer sa route à cause de la mousson. Pendant son inaction forcée, sur son rocher brûlé du soleil, le soldat infortuné, pour qui la guerre n'était qu'une

forme de l'exil, se sentit envahir par une affreuse tristesse ; il était dans un de ces moments où la vie tout entière nous apparaît, où le présent s'éclaire des tristes réminiscences du passé et des lueurs sinistres de l'avenir ; il eut la perception claire, impitoyable, de sa destinée, et il jeta un des cris de douleur les plus navrants que le monde ait entendus depuis Job.

« Me voici, dit-il, sur ce mont desséché, rocheux, aride, stérile et nu, en horreur à la nature qui l'environne. Pas un oiseau n'y vole, pas une bête sauvage n'y cherche le sommeil, pas un clair ruisseau n'y court ; pas une source n'en sort bouillonnante, pas un vert rameau n'y fait entendre un doux bruissement. Son nom, parmi le vulgaire, est Félix, ironique antiphrase ! D'ici, je vois la haute mer : elle forme un bras qui sépare de l'âpre région des Arabes, l'Abyssinie, où fut fondée l'antique cité de Bérénice.

» On découvre le cap, limite extrême de la rive africaine, qui s'avance du côté de l'Auster, et qu'on appelle Terre des Aromates. Du moins, on l'appelait jadis ainsi, car avec la révolution des années, la langue rude et sauvage des indigènes lui a donné un autre nom. Ici, dans cette partie du monde, lointaine, âpre et sauvage, elle a voulu que ma brève existence laissât encore une brève partie d'elle-même, afin que cette

existence fût dispersée en lambeaux par tout l'univers.

» C'est ici que je traîne des jours mauvais, tristes, contraints, abattus, solitaires, remplis de fatigues, de douleurs, de vaines colères. Hélas ! je n'ai pas seulement contre moi mon sort, l'ardeur du soleil, les eaux glacées, l'air épais, brûlant, malsain, mais toutes mes pensées, qui ne me servent qu'à m'abuser, combattent aussi contre moi. Ma mémoire me représente les heures glorieuses, si vite passées, dont j'ai joui dans le monde, du temps que je vivais vraiment, pour doubler la souffrance que me causent mes malheurs, pour me montrer qu'il y avait dans le monde beaucoup d'heureux moments.

» Alors, ces imaginations se changent en pleurs subits, en soupirs. Alors, mon âme devient semblable à une captive, couverte de blessures, la chair au vif, rongée de douleurs et de chagrins, livrée nue et sans défense aux traits de la Fortune tyrannique, inexorable et acharnée contre elle. Pas un asile où elle puisse reposer, pas une espérance où elle puisse appuyer sa tête fatiguée.

» Oh ! il me semble que mes gémissements émeuvent cette mer irritée ; que ces vents, importunés de ma voix, en frémissent ! Seuls, le

ciel sévère, les planètes et le destin, toujours cruel, se réjouissent de mes perpétuelles infortunes, déployant leur puissance et leur fureur contre ce corps d'argile, ce morceau de terre si misérable et si chétif ! »

Mais après ce tableau des tumultueuses agitations du poète, cette plainte véhémente et grandiose, voici qu'apparaît, revêtue d'une ineffable douceur, l'image de la bien-aimée absente, dona Catherine d'Atayde : Camoëns la salue d'une invocation attendrissante.

« Si seulement, pour prix de tant de peine, je pouvais jamais savoir avec certitude que le souvenir m'a représenté, ne fût-ce qu'une heure, à ces yeux brillants que je voyais autrefois ! Si cette triste voix, franchissant l'espace, allait frapper les oreilles de cet ange, dans la contemplation de qui autrefois j'ai vécu ! Si, revenant un peu sur le passé, elle rappelait dans son âme émue le temps déjà lointain de mes douces folies, de mes inquiétudes et de mes tortures si chères, et s'attendrissant enfin, quoique bien tardivement, elle se repentait un peu et s'accusait en elle-même de dureté ! Cela seul, je le sais, me serait un soulagement pour tout le temps qui me reste à vivre ; dans cette consolation, je noierais ma douleur !

» Ah ! ma dame, ah ! ma dame ! Faut-il que

vous soyez puissante, pour me maintenir ici en vie, loin de tout objet d'allégresse, rien que par une douce illusion ! Sitôt que je pense à vous, mon front devient plus serein, et voici que mes affreux tourments se changent en rêveries mélancoliques pleines de charme et de douceur.

» Je cède à ces imaginations ; je demande de vos nouvelles, ô ma dame, aux brises amoureuses qui soufflent des régions où vous êtes ; je demande aux oiseaux qui en viennent s'ils vous ont vue, ce que vous faisiez, à quoi vous vous occupiez, où, comment, avec qui, quel jour, à quelle heure ! Alors mon existence s'embellit, je reprends des forces nouvelles pour vaincre le destin et la souffrance, afin seulement de retourner vous voir, vous servir, vous aimer. Le temps me dit qu'il remédiera à tout, mais l'ardent désir, qui n'a jamais souffert de rémission, rouvre sans pitié mes plaies à la douleur. »

Ainsi qu'on peut le voir par ces dernières lignes, le poète espérait encore. Et dona Catherine se mourait ! Vers la fin de 1556, elle n'était plus.

La nouvelle de sa mort ne parvint à Camoëns, selon toute apparence, qu'à son retour de Macao, où il avait été remplir une mission dont l'avait chargé le gouverneur des Indes,

Francisco Barreto. En arrivant à Goa, il fut presque aussitôt jeté en prison, comme on sait; et ce fut pendant sa captivité qu'il pleura la mort de dona Catherine. Dans un sonnet imité de Pétrarque, il se compare à un oiseau privé de sa compagne, qu'il avait aperçu à travers les barreaux. Un autre sonnet, où il s'adresse à l'âme bienheureuse de celle qu'il aimait, est un des morceaux les plus célèbres de la poésie portugaise : *Alma minha gentil...*

VII

C'est peu de chose que l'histoire de cet amour, quant aux faits et aux détails précis : quelques entrevues pendant les belles nuits d'été, quelques promenades furtives dans la campagne de Lisbonne, le don d'un portrait de Camoëns qui resta pendant bien des années dans le sein de dona Catherine, et l'envoi de quelques poésies qui parvenaient à grand'peine, à travers bien des risques, jusqu'à elle, franchissant les mers pour aller s'abattre, comme de blanches colombes, sur le palais. Voilà tout ce qu'on en aperçoit distinctement. Mais la grande âme passionnée de Camoëns, l'âme aimante et souffrante de la noble Catherine,

unies dans un duo frémissant; mais ces années de tendresse inquiète, d'amour palpitant, plein d'angoisse, sous la menace toujours suspendue de la foudre, quel mystérieux et divin poème !

L'émotion redouble quand on arrive à la fin de cette histoire, à la lente agonie de dona Catherine qui se meurt de douleur, mais aussi paisiblement que la fleur replie ses pétales, et qui suit jusqu'au bout, d'une ardente pensée, dans sa route d'infortunes, le vaillant soldat, *dont l'existence est éparse en lambeaux par tout l'univers*. Ce drame a commencé par des scènes qu'on dirait empruntées à la riante fantaisie de l'Arioste, chantant les dames, les cavaliers, les amours ; il finit par une morte qu'un amant pleure dans une prison !

NOTA. — Nous nous reprocherions de ne pas faire une mention toute spéciale de la biographie que M. le comte de Circourt avait consacrée, il y a longtemps déjà, à Catherine d'Atayde. C'est le seul travail que l'on ait fait en France sur notre héroïne : il est rédigé avec un sens critique admirable, avec une sagacité au-dessus de tout éloge, et, comme nous avons eu l'occasion de le remarquer, l'auteur a devancé, sur les points les plus importants, les résultats des recherches entreprises si laborieusement

depuis par Juromenha. Voilà pour l'érudition. Quant au goût avec lequel M. Adolphe de Circourt a su choisir et enchâsser, dans sa notice, les plus belles strophes inspirées à Camoëns par dona Catherine, et à l'intérêt qu'il a su répandre sur toute l'histoire, nous ne pouvons assez y insister. Malheureusement l'opuscule de M. de Circourt ne se trouve pas en librairie; non plus que son magnifique travail d'ensemble sur Camoëns, resté inédit.

BAR-SUR-AUBE, IMP. A. LEBOIS

3 2044 014 365 605

THE BORROWER WILL BE CHARGED AN OVERDUE FEE IF THIS BOOK IS NOT RETURNED TO THE LIBRARY ON OR BEFORE THE LAST DATE STAMPED BELOW. NON-RECEIPT OF OVERDUE NOTICES DOES NOT EXEMPT THE BORROWER FROM OVERDUE FEES.

WIDENER

MAY 1 9 1992

MAY 2 8 1992

BOOK DUE